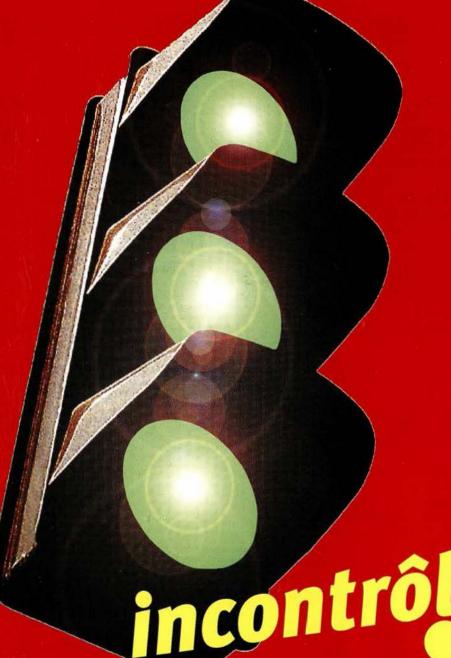
ibertaire

liber taire



incontrôlables utopies



4€

« Il faut porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. » Nietzsche hors-série n° 28 du 7 juillet au 7 septembre 2005

La Fédération anarchiste

La Fédération anarchiste est un groupement de militants politiques organisé sur le principe du libre fédéralisme (c'est-à-dire la libre association) garantissant aux groupes et aux individus qui la composent la plus grande autonomie afin de permettre le pluralisme des idées et des actions, dans le cadre d'un pacte associatif que nous appelons nos « principes de base » (disponibles sur demande). C'est notre outil de lutte qui doit être fonctionnel et rationnel. Nous rejetons en effet tout fétichisme d'organisation. Pas de hiérarchie donc pas de chefs chez nous! C'est à tou.te.s les militant.e.s qu'il appartient de faire progresser leur organisation. Nous ne reconnaissons pas la division dirigeant/exécutant, la participation effective des militant.e.s aux structures collectives de l'organisation est un principe d'éthique et de solidarité. Ces structures fédérales sont: le Monde libertaire hebdomadaire, Radio libertaire, seulement en région parisienne pour le moment, et la librairie Publico, à Paris également. En dehors de ces œuvres fédérales les groupes ont aussi des locaux, souvent des librairies, éditent des revues, menant ainsi leur propre activité au niveau local.

Les buts de la FA Nous sommes pour une révolution radicale et globale, à la fois économique et sociale; pour détruire la société fondée sur la propriété privée ou étatique des moyens de production et de consommation; pour la suppression de toutes les formes d'exploitation, de hiérarchie, d'autorité. Cette phase de destruction est nécessaire et c'est sans doute pour cela que certains ne voient ou ne veulent voir les anarchistes que comme des partisans fanatiques du désordre. Qu'ils regardent autour d'eux et qu'ils nous expliquent comment faire pire! Les anarchistes sont, au contraire, partisans d'une société organisée d'une manière beaucoup plus rationnelle et logique que la jungle capitaliste ou les dictatures marxistes-léninistes. Il s'agit, dans le cadre d'une société libertaire, non pas de gouverner les hommes mais d'administrer les choses au profit de la collectivité toute entière. Nous voulons construire une société libre sans classes ni État, sans patrie ni frontières, avec comme objectifs: l'émancipation des individus; l'égalité sociale, économique et politique; la liberté de création; la justice; l'éducation libertaire et permanente; l'organisation sociale sur les bases de la libre fédération des producteurs et des consommateurs (autogestion); la démocratie directe; une économie tournée vers la satisfaction des besoins; l'abolition du salariat; l'écologie; la libre union des individus ou des populations; la liberté d'expression; la libre circulation des individus. Voilà en quelques lignes un aperçu de ce que veulent construire les militants et militantes de la Fédération anarchiste. Rendre possible l'édification d'un ordre social fondé sur l'entraide, la solidarité, sur le respect absolu de l'intégrité physique et morale de l'individu, voilà l'idéal qui nous anime et que nous souhaitons partager avec

le plus grand nombre pour un monde meilleur.

Sommaire

- Éteindre un incendie avec un verre d'eau, par le Furet, page 6
- L'hospitalité, une menace pour l'État, par P. Schindler, page 7
 - Jeux de langues, par R. Dadoun, page 11
- Comme un coquelicot, la révolte, par Chroniques rebelles, page 14
- Le renouveau du **blues** fait grincher les vieilles barbes, par T. Porré, page 18
 - Big Mama Thornton, blues girl oubliée, par T. Porré, page 19
 - Danger Travail, dessins de Effix, texte de J.-P. Levaray, page 20
 - Vendre son corps n'est pas un travail, par É. Claude, page 24
 - Proudhon et la philosophie de l'histoire, par J. Langlois, page 27
 - Trésors cachés en banlieue, par B. Montpied, page 30
 - De passage à Tarrafal, nouvelle, par Judite, page 33
 - Les ajistes se souviennent, par R. Bossière, page 36
 - Radio libertaire et ses 24 ans, page 37
 - Un colloque pour Élisée Reclus, page 38
 - Contacts de la Fédération anarchiste, page 39

Vous avez en main le Monde libertaire de l'été. Dès le 8 septembre, vous retouverez votre hebdo...

			о.	_	—			W	_1	67 /	_	_			_		_	_	_	
ш		11	11	•				20	п١	ш	88	•						•	ш	
ж	ш	ш	ш	м		ш	ш		ш	lab.	-	м		ш	ш		M	м	ш	
ш	ш					ш			ш		ш				ш			П		
ш	ш			u	ш	ш			w	ш.	u	w	ш			•		u		u

larits	France	Etranger
(Hors-série inclus)	et DOM-TOM	Ü
3 mois, 13 nos	○ 20 €	27 €
6 mois, 25 nos	○ 38 €	○ 46 €
1 an, 45 nos	○ 61 €	77 €
(en lettres capitales. Règleme	ent à l'ordre de Publico,	à joindre au bulleti
Nom	Prénom _	
Adresse		
Code postal	Ville	

Abonnement de soutien

1 an, 45 nos ○ 76 €

Pour les détenus et chômeurs, 50 % de réduction en France métropolitaine (sauf sous pli fermé). Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR 76 4255 90000621 0028 7960 215). Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Rédaction et administration: 145, rue Amelot, 75011 Paris. Tél.: 0148053408 – Fax: 0149299859

Directeur de publication: Bernard Touchais – Commission paritaire n° 0609 C 80740 – Imprimerie EDRB (Paris)

Dépot légal 44145 – 1et trimestre 1977 Routage 205 – EDRB Diffusion NMPP. Photos et illustrations de ce numéro: droits réservés.

Mexique

Entre exil vers le Nord et rêve zapatiste

Marc Tomsin



En cet été 2005, les insurgés zapatistes se sont réunis en assemblées pendant une semaine et ont décidé de sillonner à nouveau le Mexique, à la rencontre de ceux qui luttent et résistent hors des partis.

Ils invitent les rebelles des cinq continents à se retrouver l'hiver prochain dans les montagnes du Chiapas. En 1994, quelques mois après le soulèvement, paraissait Le Stade aztèque (dans la collection Voyageurs, chez Payot), superbe récit de Joani Hocquenghem, qui vit à Mexico depuis 1975 et qui a accompagné et filmé la Marche de la dignité indienne. Nous l'avons rencontré à Paris, avant le festival de cinéma de Douarnenez (du 20 au 27 août), consacré cette année aux Mexicains passés « de l'autre côté » de la frontière nord.

Entretien avec Joani Hocquenghem

Après trente ans au Mexique, tu travailles à une suite du Stade aztèque ?

J'écris un autre livre parce que les choses ont bien changé. Ma manière de voir, ma manière d'écrire ont aussi changé. Ce n'est pas exactement une suite du Stade aztèque, c'est une sorte de chronique avec, intercalés, des petits essais: des petites narrations des années 1990 parues dans la revue Chimères. Le Stade aztèque s'achevait en 1989, il s'agit maintenant d'une autre époque dont je vais structurer différemment le récit. A posteriori, on peut dire que Le Stade aztèque était un livre qui décrivait le prézapatisme. Dans une discussion avec l'écrivain colombien Alvaro Mutis, qui me demandait ce qu'il y avait dans mon livre, je disais que c'est un peu la photographie du Mexique qui a disparu avec l'apparition des zapatistes.

La Fragile Armada, le film que tu as réalisé avec Jacques Kébadian, sur la Marche de la dignité indienne du Chiapas à Mexico en 2001, sort cet automne?

Il va sortir en novembre à l'Espace Saint-Michel et dans les salles Utopia. Nous pourrons enfin le montrer à un public plus large. On s'aperçoit qu'il est important qu'il y ait des débats: ce n'est pas un film militant, expliquant le zapatisme de A à Z, et beaucoup souhaitent ensuite poser des questions, ce qui sera possible à l'Espace Saint-Michel, où des séances en présence du réalisateur sont prévues. Le film est la narration d'un moment, il montre une explosion, avec peu de voix off, et je crois qu'il amène à un questionnement sur les zapatistes, leur situation, l'ampleur de la mobilisation et ce qui a suivi.

Quel est ton sentiment sur les événements marquants de l'année écoulée au Mexique?

Comme dans tous les pays, on pourrait dire qu'il ne se passe rien, que de la merde qui se présente, des candidats épouvantables qui se profilent pour les élections. En dehors de la partie zapatiste et d'autres luttes sur lesquelles on reviendra, l'ambiance générale est déprimée avec la guirlande de guignols qui constitue la classe politique dans tous les pays, le tableau affreux de la télévision, comme ici. Ce n'est pas mieux au Mexique. Le philosophe René Schérer disait, un jour



d'élections au Mexique, il y a une dizaine d'années: « Il n'y a pas de doute, les pays sont bien différents, mais les politiciens ont toujours la même figure. »

L'horizon politique au Mexique, c'est 2006 : il va y avoir l'élection du président et des députés. Le fait le plus marquant concerne la ville de Mexico, qui est tenue par le Parti de la révolution démocratique (PRD). Après avoir été régentée par le pouvoir exécutif pendant tout le xxe siècle, en 1997 elle a acquis la possibilité d'élire son maire. Elle a élu un maire de gauche, Cuauhtémoc Cardenas. Le maire actuel, Andrés Manuel Lopez Obrador, AMLO, comme l'ont baptisé les médias, est également du PRD. Depuis un an, les sondages le donnent systématiquement vainqueur à la présidentielle avec plus de 40 % des voix. Les gens du « vieux système », c'est-à-dire le Parti révolutionnaire institutionnel, le PRI, qui a régné pendant soixante et onze ans, et le Parti d'action nationale, le PAN, qui va avoir six ans d'expérience du pouvoir, sont visiblement alliés dans leur volonté de l'en empêcher.

À l'automne 2004 sont apparues à la télé une série de vidéos où l'on voyait le secrétaire des finances de la ville de Mexico en train de jouer gros à Las Vegas, un responsable du PRD qui rangeait des billets à toute vitesse dans des sacs en plastique, un autre, maire d'arrondissement, faisant la même chose. Même si les explications de ce qu'ils faisaient et de la manière dont cela a été filmé n'ont jamais été données, ça a cassé leur baraque et ils ont été chassés d'une façon ou d'une autre, certains sont en taule.

Après les innombrables scandales concernant le PRI et le PAN, je cite ceux du PRD parce qu'on a vu que des forces très importantes étaient prêtes à trouver les moyens de lui détruire ses chances. C'est là qu'a commencé à naître l'idée du complot, selon les termes employés par le maire de Mexico, même s'il n'a pas été directement touché, seulement éclaboussé. Est venue ensuite une autre phase qui consistait à essayer de l'éliminer de la course à la présidence. Pour cela, il fallait lui retirer l'immunité liée à sa fonction et ils ont trouvé un point sur lequel le mettre en jugement: au cours des grands travaux de voirie qui sont sa fierté, il a barré l'accès à un terrain et la cour l'a enjoint de suspendre le chantier, injonction qu'il n'a pas respectée. Refuser d'obéir à un tribunal est un délit grave pour un élu: les juristes du PRI et du PAN ont longuement préparé leur dossier, les députés ont mûri l'affaire et ils ont décidé, début avril, de faire un procès en retrait d'immunité.

Ça s'est passé d'autant plus facilement que, pour la grande malchance de Lopez Obrador, Jean Paul II a rejoint ses ancêtres au même moment. Tout le monde était sous le coup de l'émotion de ses derniers soupirs et des perspectives du conclave, etc. La manœuvre s'est passée pendant le grand show de l'Église. Il y a pourtant eu des protestations, 350000 manifestants sur le Zocalo, la place centrale de Mexico, le jour même et, quinze jours plus tard, une manifestation des plus imposantes a rassemblé 1200000 personnes pour protester contre ce procès au maire, dont le but était visiblement de le rendre inéligible: s'il passait en procès, même sans être condamné, juste formellement accusé, on lui retirait ses droits civiques et il ne pouvait pas se présenter aux élections.

Favori aux élections de 2006, AMLO s'est retrouvé pendant trois semaines dans la perspective de se voir retirer ses droits. Puis, à cause des protestations populaires à Mexico et de la réaction des médias en Europe et aux États-Unis, ils ont été obligés de faire demitour. Un soir, brusquement, au milieu du feuilleton, le président s'est adressé à la nation. Toute cette précision juridique, tout cet État de droit, toute cette légalité qui nous tombaient dessus se sont volatilisés avec la première phrase de Fox: « J'ai décidé d'accepter la démission du ministre de la Justice (personne ne savait qu'il l'avait présentée). » Deuxième phrase : « Le dossier du maire va être revu en détail. » Troisième phrase: « Je garantis que tout le monde pourra participer aux élections de 2006. » C'était un discours extrêmement court, tout en aveu et en démenti, qui a rendu encore plus incroyable la situation juridique et institutionnelle du Mexique.

« La crédibilité en dessous de zéro », c'est comme cela que le commentent un certain nombre de gens: on leur fait gober une vérité un jour et son contraire le lendemain. Néanmoins, il y a eu un soulagement de la part de ceux qui sont partisans de Lopez Obrador et, plus largement, de ceux qui ont vu dans tout cela un affront à la démocratie. Cet aller-retour des institutions

a pris le devant de la scène pendant tout le printemps.

Les nouvelles des rébellions les plus significatives ont été effacées par ce tintamarre médiatique. Je parle de ce qui sort dans la presse, de l'ambiance, un peu comme si l'on résumait la situation française au référendum sur la Constitution européenne. Je viens d'arriver à Paris et, quand je demande ce qui s'est passé ici cette année, on m'en parle comme s'il n'y avait rien d'autre.

Où en sont les luttes et les résistances sociales au Mexique?

Il n'y a pas eu d'explosion très forte. La rébellion de la commune de Tlalnepantla a été terriblement réprimée. Cela s'est terminé avec un pouvoir local du PAN et un pouvoir du PRI dans l'État de Morelos dont on voyait bien la collusion pour interdire tout changement; parfois, le PRD y participe, on l'a vu au Chiapas, à Zinacantan. Mais il y a des résistances qui, calmement, continuent à exister, à s'amplifier même, à marquer des points, aussi bien du côté des zapatistes que d'autres.

Dans l'État d'Oaxaca, qui est aussi indien et très peuplé, il y a partout une répression et des luttes qui sont très fortes: dans l'isthme de Tehuantepec comme à Loxicha, un village qui avait conquis une certaine autonomie et qui est l'objet d'une répression sans fin. Les magonistes du CIPO subissent un régime impitoyable.

Dans le Guerrero, la situation s'est un peu modifiée: un gouverneur du PRD a été élu cette année. Il a annoncé qu'il reviendrait sur les cas de répression épouvantables à l'époque des guérillas des années 1970, mais pour l'instant on n'a pas vu la couleur de ces éclaircissements. Des paysans se battent contre la déforestation et sont en taule, accusés par l'armée de narcotrafic, mais on n'a pas vu une intervention de ce PRD au pouvoir pour détruire ces accusations complètement fabriquées.

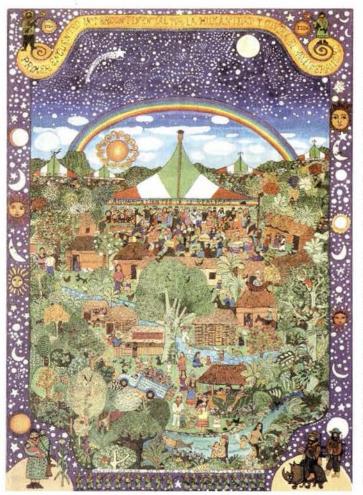
Dans l'État de Mexico est apparue une « armée de femmes zapatistes »: elles ont expliqué que leurs maris, au cours des luttes paysannes, se sont fait rouler dans la farine par les gouverneurs successifs, qu'elles ont décidé de prendre les choses en main. Défilant avec des fusils de bois, elles ont réussi à faire parler de leur situation, sans actions violentes et avec un discours très intéressant.

Deux Caracoles, inspirés par ceux des zapatistes, se sont aussi créés dans le Michoacan, État très peuplé du nord du Mexique, très loin du Chiapas.

On trouve les traces de tous ces mouvements sur Internet plutôt que dans la presse écrite, à l'exception du quotidien La Jornada, dont on peut consulter le site et les archives gratuitement (www.jornada.unam.mx).

L'émigration vers les États-Unis a pris une grande importance économique?

Il y a des chiffres frappants pour 2004, montrant une augmentation de près de 25 % des



construction de la barrière de 6 mètres de haut, censée interdire leur passage, continue. Ceux qui réussissent à franchir tous ces obstacles se font exploiter comme des chiens et envoient leur argent, devenu la principale rentrée, au Mexique.

Tout le monde vit avec l'idée que l'économie, en particulier l'écopersonnelle, nomie repose sur une activité illégale. Ceux qui se glissent aux USA par la porte de derrière, ceux qui restent travailler au noir, qui vivent du piratage, de la contrebande et des contrefaçons, pour toute cette population, on sait que, si l'on arrive à avoir des rentrées d'argent, c'est envers et contre le système institutionnel.

envois des émigrés mexicains, presque tous aux États-Unis, à leurs familles. Cela atteint 16 à 17 milliards de dollars par an, un énorme chiffre budgétaire qui dépasse celui des rentrées pétrolières du Mexique (évaluées entre 15 et 16 milliards de dollars). Cela représente des sommes envoyées chaque mois par des millions de gens, économisées sur leurs salaires.

C'est devenu la principale ressource économique du pays et cela correspond en même temps à une activité complètement réprimée, clandestine, illégale. À l'année, cela se chiffre en millions de migrants que l'on arrête. Le nombre de ceux qui passent reste un mystère. On peut penser que, pour chaque clandestin pris, il en passe un, voire deux. Ils se précipitent « là-haut » pour tenter de gagner leur vie et, bien que le Mexique soit un fidèle allié des États-Unis, que Fox ne cesse de faire des courbettes à Bush, de plus en plus de systèmes sont mis en place pour les arrêter, pour les descendre éventuellement, en tout cas pour les laisser mourir de soif dans le désert.

En Arizona, ils ont lancé l'opération « minuteman » (du nom des volontaires qui devaient être prêts en une minute pendant la guerre de Sécession): des milices civiles chargées d'empêcher l'« invasion ». En Californie, Schwarzenegger, le robot-gouverneur, se charge de patrouiller sur la partie plus à l'ouest de la frontière et estime qu'il faut généraliser cette opération « minuteman ».

Des lois sont passées pour retirer l'accès aux soins médicaux et la possibilité d'éducation pour les migrants et leurs enfants. Cette année, à cause de Schwarzenegger, ils ne peuvent plus avoir de permis de conduire, le meilleur moyen de s'identifier aux États-Unis pour toucher ou envoyer son argent. La

Interviewant récemment Jérôme Baschet (voir le Monde libertaire n° 1308, du 20 février 2003), dont l'essai la Rébellion zapatiste vient d'être publié dans la collection Champs, un journaliste de France Inter évoquait Charles Fourier au sujet du Chiapas, des Caracoles. Est-ce que ce mouvement est une utopie en

Il faudrait discuter de ce qu'est le fouriérisme pour trouver des ressemblances; ce n'est pas la source à laquelle ils puisent. Par utopie, on entend en général quelque chose de rêvé, qui n'a pas de lieu, au sens étymologique, qui n'existe pas mais vers quoi on a envie d'aller. Je n'emploierais pas le mot pour le Chiapas. Je pense que les utopiques sont plutôt les autres.

Quand on parle de l'émigration, cela rend utopique toute la normalité économique; quand on parle du travail au noir, cela rend utopique toute leur législation; quand on parle de l'État de droit pour révoquer un maire et le rétablir ensuite en retirant juste un pion comme le ministre de la justice, cela montre le côté utopique, incroyable, délirant, déraisonnable des institutions: ce sont elles qui prétendent appliquer des règles qui sont inapplicables et seraient effroyables. Ils n'arrivent pas à réaliser leur rêve, l'« utopie capitalistique », dit, je crois, Deleuze. Ils édictent, prennent des décrets, formulent des lois extrêmement sévères, rigoureuses, etc., mais ils n'ont aucune crédibilité. Cela pour expliquer ce que j'entends par utopie.

Dans le Monde, je lisais un article sur les zapatistes paru il y a un moment (voir le Monde libertaire hors série n° 26), moins venineux que d'habitude. L'auteur, après une visite dans

les Caracoles zapatistes, parlait de phalanstère écologique, c'est aussi une référence à Fourier. Grand admirateur de l'œuvre de Fourier, je trouve cela très intéressant. Je ne pense pas que les rebelles du Chiapas procèdent du raisonnement par lequel il a construit son système, mais la comparaison me réjouit. J'aime la façon dont les zapatistes réorganisent la vie, peut-être pas à partir d'associations ou de séries comme le faisait Fourier. Sur un plan d'« immanence », diraient les deleuziens: on peut avoir une idée qui fera partie du paysage, une pierre parmi d'autres; si cette idée reste dans l'abstraction, ce sera une pierre inutile, si, au contraire, elle se traduit par la mobilisation de l'activité dans un sens appelant la passion, elle devient tout à fait concrète.

Dans les visites que nous avons faites, avec d'autres du CSPCL (Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte), les idées étaient souvent au détour des arbres, des pierres, des ruisseaux: une turbine, à La Realidad, montée par des Italiens, amenant brusquement l'électricité, qui permet d'entendre d'autres idées grâce à la radio des insurgés; une école-bibliothèque pleine d'idées, à La Culebra, construite avec l'aide des Grecs. Cette progression sur des plans, des terrains, dans des endroits, par des chemins qu'ils créent et d'autres qui sont tracés, c'est l'utopie qui me plaît chez les zapatistes, un rêve en cours de réalisation et non un plan tracé par un homme dans sa tour d'ivoire.

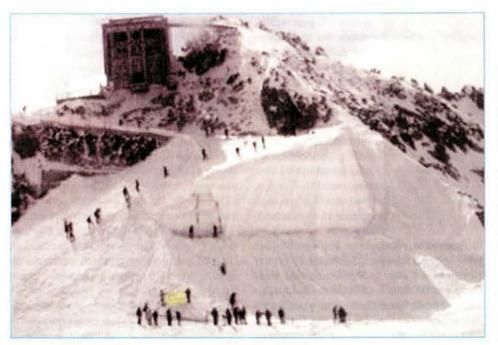
D'un bout à l'autre de la terre, les zapatistes ont été vus, de loin, à travers une guerre et des discours, on a maintenant de plus en plus accès à la réalité cachée derrière cette guerre qui continue, d'une intensité plus faible mais les obligeant à garder les armes à portée de main, qui fait encore des blessés, des morts, qui chasse des gens de chez eux chaque année, chaque mois. Cette guerre a son arrière-plan, un terrain dans lequel se construisent des écoles, des hôpitaux, des moyens d'exister, des moyens de communications, des chemins...

À partir de la naissance des Caracoles, il y a deux ans, on a eu accès à ce qui se fait, on a pu être reçus et, si les questions sont intelligibles, avoir sans problème des explications sur la vie des communautés. Cela nous a permis de voir les soins donnés aux malades, l'organisation de coopératives de production de café: ceux qui vendent ici le café Mut Vitz ont pu aller visiter des plantations, voir ce que voulait dire « organique » pour les paysans, comment étaient utilisés de vieux arbres... pas simplement l'application d'une norme « bio ». Il y a de plus en plus de détailsconcrets, de précision, dans ce que l'on peut connaître des zapatistes.

Libération publiera en feuilleton, à partir du 1er août, un polar écrit par Marcos et Taibo II. Qu'en penses-tu?

Cela peut faire du bien à Libé... Mais est-ce qu'on peut faire du bien à Libé?

Construire un frigo autour de la banquise



C'ÉTAIT À LA FIN DU MOIS DE MARS, les médias nous annonçaient qu'en Suisse - dans la station de ski d'Andermatt - un glacier avait été recouvert de PVC afin de le protéger du réchauffement climatique. Les bandes de mousse de PVC qui recouvrent le glacier du Gurschen coûtent 20 euros le m2. La première partie de l'opération, avec 2500 m² emballés, a donc coûté dans les 50000 euros à la ville. Ce qui a motivé l'opération est officiellement le fait que, d'après une étude menée par des chercheurs de l'université de Zurich, les glaciers suisses ont perdu 18 % de leur surface entre 1985 et 2000, contre 1 % entre 1973 et 1985. Les températures auraient gagné 1,2 °C en cent cinquante ans dans les Alpes. L'été caniculaire de 2003 a été particulièrement néfaste aux petits glaciers. La perte de glace a atteint jusqu'à 3 mètres en 2003, contre 30 cm en période normale, précisaient alors ces chercheurs. En l'occurrence, le sommet du glacier s'est abaissé d'une vingtaine de mètres au cours des quinze dernières années.

En fait, aujourd'hui, en début de saison, il n'est plus possible sans aménagement de se rendre sur les pistes et les sites de ski horspiste du glacier. Il a donc été décidé de recouvrir le glacier d'une toile épaisse de 3,8 millimètres pour protéger la glace des rayons UV. Bien sûr, cet emballage spectacu-

laire n'est pas dû simplement à un amour des glaciers en général ou de celui-ci en particulier... Nous sommes là dans une station de ski, un haut lieu du commerce touristique. Il s'agit donc avant tout de préserver le business.

Le réchauffement climatique est planétaire, avec des disparités. C'est en Asie que l'on trouve les glaciers qui régressent le plus rapidement. Selon l'université indienne Jawaharlal-Nehru, de New Delhi, si la tendance actuelle se poursuit, la probabilité de la disparition complète des glaciers himalayens d'ici à 2035 est très élevée. Dans ce cas, il ne s'agit pas de sauver quelques centaines de mètres de pistes (la surface couverte par la bâche ne correspond qu'à 0.0003 % de la surface totale des glaciers suisses), mais de préserver le « château d'eau » qui alimente les rivières dont dépendent plus de 2 milliards de personnes. Ce n'est évidemment pas une bâche qui va lutter contre la montée des températures et l'altération des schémas des pluies et de neige, conséquences des changements climatiques.

Lutter contre les conséquences ou contre les causes?

Ce que les médias ne nous ont pas dit – il faut donc chercher les infos soi-même! –, c'est à quel point le PVC est énergivore. Il faut, d'une part, obtenir de l'éthylène à partir de pétrole et, d'autre part, du chlore par électrolyse (donc consommation d'électricité). 1,8 tonne de pétrole est nécessaire à la fabrication d'une tonne de PVC. Il faut en outre ajouter quelques « additifs » au PVC, comme les phtalates, afin de le rendre souple...

Il semble aussi que l'exposition aux ultra-violets ainsi que la chaleur entraînent une perte de chlore... Cela n'est donc pas rassurant pour l'environnement. Pour éviter ce genre d'inconvénient, on lui ajoute plusieurs stabilisants. Parmi ceux-ci, on retrouve des sels de métaux comme le plomb, le baryum, le cadmium...

Est-ce plus rassurant si l'on pense que toutes ces substances (cancérigènes) vont rejoindre les rivières? D'après les responsables suisses, cet emballage est une sorte de test. Il devrait être poursuivi sur les glaciers voisins.

Poser une bâche sur un glacier, c'est un peu comme installer la climatisation dans une maison: c'est dépenser davantage d'énergie. Ne serait-il pas plus judicieux de construire les bâtiments plus intelligemment, avec des murs mieux isolés?

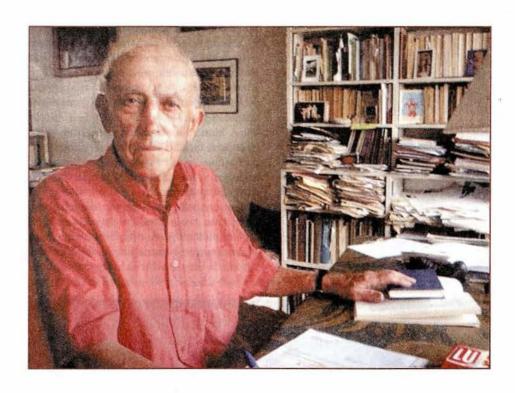
Lutter contre le réchauffement climatique, est-ce lutter contre ses conséquences ou bien contre ses causes? Plus personne ne nie, audelà d'un probable réchauffement naturel, une accélération de celui-ci par l'effet de serre, principalement dû aux émissions de CO². S'attaquer aux causes, c'est s'attaquer au système capitaliste. Il ne fallait donc pas s'attendre à voir des détails à la télé... Le Monde libertaire, quant à lui, plaide régulièrement pour la décroissance. En effet, non seulement nous fonçons dans le mur, mais en plus on nous cache l'essentiel.

Peut-être que si le prix du baril de pétrole approchait les 100 dollars, les responsables eux-mêmes se réveilleraient. Mais on sait à quoi s'attendre... Ils chercheraient plutôt à nous les faire payer! Comptons plutôt sur nous, et faisons connaître les dangers que nous encourons tous aujourd'hui en ne changeant pas de voie. L'urgence est d'être nombreux dans ce combat de rupture avec une logique folle.

*Le Furet

René Schérer

l'héritage de l'hospitalité de l'Antiquité à l'utopie anarchiste



Patrick Schindler

René Schérer a présenté, sur Radio libertaire, des « miettes d'hospitalité » tirées d'un petit ouvrage reprenant son essai sur l'éloge de l'hospitalité, paru il y a une dizaine d'années.1 Le philosophe commence sa carrière universitaire en Algérie en 1947, influencé par la pensée marxiste et, après une courte période militante, il quitte le PC dès 1952. Phénoménologiste à la recherche de la transformation sociale contre l'ordre établi, il travaille sur les philosophies de la communication, Husserl, consacre plusieurs ouvrages à Charles Fourier, à l'hospitalité et aux interdits sur le corps adolescent. Il enseigne à Vincennes, aux côtés de Michel Foucault, de Félix Guattari et de Gilles Deleuze dans une université trop hospitalière et détruite à ce titre par les autorités « comme s'il s'était agi de Carthage ou d'effacer les traces du passage d'Attila, alors qu'après la démolition du bâtiment, seulement un peu d'herbe et quelques arbres repoussèrent dans le bois ». Il est impossible de synthétiser toutes les pistes offertes par ces Miettes d'hospitalité, aussi en avons-nous choisi quelques-unes, parmi tant d'autres.

Groupe-claaaaaash@federation-anarchiste.org

L'hospitalité de l'Antiquité à l'Europe moderne

L'hospitalité est une puissance (potentia), propre à l'humanité immémoriale dont on retrouve la trace dans les civilisations hébraïque, grecque, romaine et arabe. Durant l'Antiquité, l'étranger qui s'approche semble un dieu. Aristote compte l'hospitalité parmi les vertus de l'homme sage qu'il associe à Nicomaque, l'amitié magnifique (mégaloprépès), manifeste de la grandeur d'âme (mégalopsuchos). Platon, dans ses lois, place l'hospitalité au premier rang des obligations prescrites aux citoyens, le devoir sacré de la protection des étrangers, tandis que Socrate fait craindre le pire au jeune Adimante: « Que les hommes soient privés du plaisir de recevoir des hôtes. »

Platon exige la participation ontologique « du même à l'autre », mais ne peut la faire passer dans le politique, la transposer de l'être à la cité et met ainsi un point final au voyage et préfère le séjour et la clôture à l'errance et à l'expansion.

À Rome, l'« hospitium privatum » place le citoyen face à l'étranger et l'« hospitium publicum », plus cosmopolite, s'exprime par le citoyen à une ville ou à un peuple étranger, dans l'Empire romain ou d'Alexandre. Ces images mythologiques un peu désuètes sont néanmoins rassurantes. En Orient, l'étranger qui se présente inopinément a toujours sa place réservée sous la tente du Bédouin: envoyé de Dieu, il valorise le rapport à l'autre,

n'est jamais une gêne, mais une richesse et une découverte. Le terme chrétien agapè désigne l'amour et l'hospitalité dans les Évangiles grecs: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même » et consiste dans le don. Mais l'hospitalité à valeur religieuse offerte à l'étranger au sein de l'Europe chrétienne devient, au fil des siècles, plus exsangue, affadie et rigide, elle apparaît sous la forme de l'hôpital, puis du service public, dans les sociétés modernes.

Cette hospitalité officielle a pour vocation de canaliser, d'assainir et régler une circulation « anarchique », voire à l'enfermer. Puis, après Rousseau et les principes du droit d'asile de 1789 et 1793, la situation des bannis et des exilés politiques ne cesse de se dégrader au cours du XIX^e siècle, avec l'apparition de l'obligation de posséder une identité nationale pour subsister. Les papiers qui, auparavant, n'existaient pas ou n'étaient pas indispensables pour circuler librement s'opposent à une hospitalité ouverte, ignorant le calcul et renforcée dans l'immédiateté.

Quelques exemples d'inhospitalité

En se plaçant du point de vue occidental, la première manifestation inhospitalière apparaît avec les « Barbares », dès Marc Aurèle jusqu'aux Francs, ils sont à la fois redoutés et attirants. Attirés eux-mêmes par la civilisation romaine, ils s'y insèrent et en deviennent les hôtes, d'abord à titre individuel, puis par masses. Pour défendre les frontières de son Empire, l'armée romaine n'a d'autre choix que de les accepter, mais il arrive aux Barbares d'abuser de l'hospitalité comme les Lombards en Italie. Pour autant, un extraordinaire cosmopolitisme se diffuse sous l'égide de l'idée de droit de visite, bien éloigné de la pulsion paneuropéenne postérieure, menée par les explorateurs et commerçants se livrant au pillage systématique des régions d'outre-mer. En effet, un autre exemple de conduite inhospitalière est celui de la colonisation européenne qui, à l'égard des États déjà installés, transforme le droit de visite en conquête.

Pourtant, selon le fondement du concept d'hospitalité, aucun peuple et aucun État ne peut avoir raison d'imposer à un autre sa manière de voir, fût-elle celle qu'il considère comme étant la meilleure possible: religion, démocratie ou progrès. Une autre inhospitalité pourrait être le cannibalisme, inhospitalier par définition, puisque le cannibale va jusqu'à manger l'étranger, son visiteur. Pourtant, dans certaines tribus, il s'avère, paradoxalement, que l'ingurgiter devient une manière suprême de l'honorer!

L'hospitalité selon Emmanuel Kant

Kant déplore que les États ne soient pas parvenus, au niveau international, à une cohésion interne du contrat social, selon Rousseau. En effet, pour Kant, les individus isolés et dispersés se rencontrent et finissent par former des groupes organisés ou fédérés, alors qu'en



revanche, il n'existe pas d'État mondial, de contrat par lequel tous les individus expriment leur volonté générale sous la forme d'une loi unique. L'État mondial, pluraliste ne peut être que fédératif, d'où l'exigence « d'un droit des gens, d'une hospitalité exigible, universelle ». Le droit cosmopolite se borne aux conditions d'une hospitalité universelle:

« L'humanité ne vivra qu'au prix d'une hospitalité universelle et concrète, si elle ne veut être détruite en guerres extérieures ou s'autodétruire en guerres civiles, il s'agit du seul principe de droit international, capable de conduire à une paix stable entre États. »

La terre appartient à tous, il n'y a donc aucune raison de droit d'interdire tel endroit ou tel autre à quiconque: il s'agit du droit universel de l'étranger à ne pas être traité en ennemi. Un droit qui, apparemment, devrait permettre à n'importe qui de s'installer n'importe où, mais qui, par un effet en retour, interdit de s'installer là où quelqu'un est déjà. L'hospitalité est ce qui ramène à la raison, lorsqu'elle s'égare en croyant se limiter au nom du raisonnable. Elle porte toujours en avant ce qui, entravé par des règlements, s'appesantit; pour Edmond Jabès, « l'hospitalité allège ».

Lecture patriarcale de l'hospitalité par Pierre-Joseph Proudhon

Pour comparer deux utopistes face à l'hospitalité, la réserve de Proudhon s'oppose à l'audace de Fourier. En effet, le premier interdit de pousser l'idée du fédéralisme plus loin que l'unité communale: la République une et indivisible a rendu la liberté impossible en France et la révolution illusoire. Proudhon reprend, après Fourier en 1808, l'idée de la date néfaste de 1793, marquant l'écrasement de la Gironde et la disparition de tout vestige de fédéralisme dans le droit public français.

La fédération vient de foedus, pacte par lequel les familles, cantons, provinces, villes ou plusieurs États s'obligent réciproquement à recevoir plus de droits individuels qu'ils n'en abandonnent, au contraire du contrat social rousseauiste. Celle conçue par Proudhon substitue l'idée d'État et porte l'hospitalité au premier rang des principes politiques, il en fait la condition sine que none de la fédération du monde, mais se faisant, il la supprime en la rendant inutile.

Dans la fédération, chaque contractant se trouve lié à chaque autre par des relations d'hospitalité réciproque, le foedus mutuel. Proudhon est intempestif ou inactuel, au sens nietzschéen, et s'inscrit à contre-courant d'une histoire qui, tout au cours du siècle, affirme sa passion unitaire nationaliste. Pour autant, Proudhon respecte la famille et ses hiérarchies, il croit à la supériorité de l'homme sur la femme et du père sur l'enfant. Or, l'hospitalité, au sens fouriériste, est transgressive par rapport à la vision proudhonienne d'une cellule familiale repliée sur elle-même. Elle devient effraction, intrusion dans une inti-

mité, un intérieur que le XIX^e siècle s'applique à construire et à protéger.

Pour comprendre l'hospitalité, il faut briser cette famille cellulaire, en dénoncer l'illusoire progressisme et la faire varier à partir de nouvelles formules d'associativité, comme proposer la liberté des femmes ou rejeter le mariage et le ménage.

L'hospitalité, une attraction passionnée pour Fourier

René Schérer rappelle que l'utopiste Fourier n'a jamais eu droit de cité en France et que sa statue, élevée place de Clichy à Paris, a été fondue en 1968, par ordre de la préfecture: elle dérangeait l'ordre public. Il est vrai que la vision de Fourier concernant l'hospitalité repose sur un système d'attraction passionnée des besoins et des désirs, même s'ils conduisent à des impossibilités: une association libre de toute contrainte. Elle est basée sur l'intérêt individuel, et Fourier s'oppose en cela au socialisme rigide qui est fondé sur la prédominance de classe, prône la rencontre, la conciliation, l'aspiration individuelle et propose un modèle de transformation sociale.

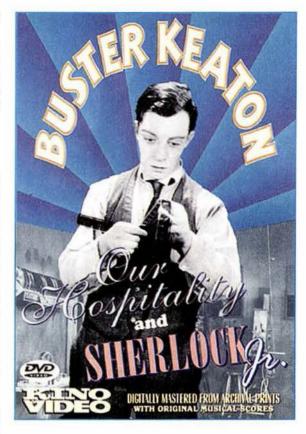
Si l'utopie est l'impossible d'une société, il s'agit d'un « impossible exigible », appelé par les injustices et les contradictions de cette société même. Pour penser une société meilleure autour de l'étranger, on se doit de donner la priorité à l'autre, le contraire du repliement et de la clôture sur soi et les mesures de défiance ou de prudence vis-à-vis de l'étranger dans l'État ou la cité n'en font pas partie.

En effet, l'État ou la cité se construisent sur une utopie interne, une rationalisation jalouse de l'intérieur, alors que l'utopie doit prendre le chemin qui l'éloigne du patriotisme, du nationalisme et de l'intérêt national. Si elle vise une société idéale, la pensée utopique est restrictive et réservée pour un petit nombre: la cité ne peut pas ne pas s'ouvrir à l'étranger sans parvenir à l'intégrer.

L'utopie de Fourier propose a contrario, une alliance unique de la révolution moléculaire avec un principe d'hospitalité non réduit au simple droit de visite, mais de plein accueil « l'hospitalité est notre seule utopie: pas d'utopie sans hospitalité ».

Selon Fourier, l'hospitalité est la conséquence de l'organisation sociétaire sur laquelle se fonde un nouveau monde harmonisé où ce n'est plus un individu qui reçoit, mais le groupe entier. L'hospitalité, rarement nommée par Fourrier « parce qu'elle doit faire partie de la pratique », n'est pas collective au sens abstrait, car l'association n'est possible qu'avec la liberté de chacun.

Avec l'apparition des hôtels à titre gratuit, l'hospitalité devient un droit introduisant de multiples restrictions qui font disparaître ses aspects humains et affectifs. Fourier penche pour une hospitalité utopique offerte sans restrictions, à tous ceux qui la demandent.



L'hospitalité aujourd'hui : un droit devenu soupçonneux

Selon René Schérer, l'hospitalité actuelle privée ou publique est souvent perçue comme superflue, une brève invitation, à la fois présente et absente, chaleureuse et hypocrite. Privée et donc par définition clandestine, elle est devenue la hantise des États modernes.

La relation spécifique, interpersonnelle, qu'établissait l'hospitalité antique avec ses modulations entre le privé et le public a été détruite et celle-ci ne peut même plus être comprise. Au régime de l'hospitalité a succédé un droit soupçonneux.

Sa première expression consiste à limiter l'accès d'un territoire aux étrangers, aux intrus, aux parasites. Pourtant, la nature ellemême, les plantes et les animaux vivant en parasitage se donnent mutuellement l'un à l'autre l'hospitalité, on peut même considérer que l'homme est le premier parasite de la nature et des autres animaux.

Plus précisément, l'Europe moderne est devenue un espace de fermeture, dominé par des soucis, principalement d'ordre financier et de maintien du niveau de vie. L'ensemble rabougri et sclérosé européen substitue la mondialisation hospitalière à la mondialisation généralisée des lois du marché. Il s'agit d'une réaction de type nationaliste et identitaire du repliement sur soi, sur le vide et le néant. Les politiques de l'hospitalité s'opposent à celles d'identité, elles « déterritorialisent et désédentarisent » le territoire (au sens entendu par Levi Strauss), la famille et renversent les urgences pour redonner la priorité à l'étranger.



2020

Les mots qui excluent

Dans ses Miettes d'hospitalité, René Schérer répond à l'interrogation d'un ami sur les zones d'attente pour les étrangers et s'emporte sur le sens des mots.

« Aujourd'hui, pour les étrangers, on parle de flux migratoires, il s'agit bien d'un endiguement, d'une canalisation, d'une espèce d'essai de maîtrise des choses par les mots. En ces termes, on croit voir déferler les vagues d'une mer démontée et des foules de paysans néerlandais élever avec enthousiasme les digues qui protégeront leurs terres. On voit les Sarkozy, les Chevènement, les Chirac, les Quilès ou les Schröder en Napoléon sur la digue, un bras dans la redingote et l'autre tendu vers l'horizon qui menace, prendre la direction des travaux! »

Pour René Schérer, l'hospitalité déborde le juridique hyperbolique et dépasse les règles limitatives, elle est une ouverture à la position : elle n'est pas une racine mais un rhizome, n'a pas un, mais une multitude de centres.

Aujourd'hui, on ne croit plus en l'hospitalité, à la possibilité sérieuse de construire, pour nos sociétés, une utopie cohérente, ni même de la rêver.

Pourtant, l'exigence d'hospitalité qui persiste a pour utopie de sauver les étrangers dans la rue et aux frontières. La mort de l'hospitalité signifierait la mort sociale, ainsi que la mort de la solidarité internationale. Si par malheur et négligence, les hospitalités arrivaient à disparaître, où irons-nous « nageurs morts, voguer vers d'autres nébuleuses »?

Et de conclure sur une phrase d'Edmond Jabès : « En deçà de la responsabilité, il y a la solidarité, par-delà, il y a l'hospitalité. » P. S.

Par-delà le soleil, par-delà les éthers...

« PAR-DELÀ LE SOLEIL, PAR-DELÀ LES ÉTHERS... », clamait jadis le poète; par-delà, enfin, tout ce qui tend à maintenir nos passions, notre vouloir-vivre et nos désirs sous le joug de toute forme d'aliénation qu'elle soit religieuse ou économique, tel est l'appel – appel d'air en l'occurrence – qui nous est adressé, via l'Atelier de création libertaire, par notre camarade Guy Girard, dans son dernier livre intitulé: l'Ombre et la Demande. Car dans ces « projections surréalistes » (sous-titre du livre) la critique sans concession de l'idéologie dominante, qui enferme les âmes et corsette les corps, est l'étape nécessaire vers ce « toujours plus de conscience » indispensable à notre émancipation. Au-delà, il s'agit en comptant sur les forces de la révolte et de la poésie, laquelle – ainsi qu'il nous l'est rappelé – « est une qualité intrinsèque du réel », de maintenir envers et contre tout l'affirmation du devenir de l'utopie et de la présence du merveilleux.

L'auteur, en réunissant en un volume cet ensemble d'articles dont une partie fut publiée dans diverses revues, nous offre la possibilité et le plaisir de l'accompagner à travers ce qui apparaît simultanément cheminement critique et quête poétique. Ce livre de réflexion critique est également une invitation à un voyage du connu vers l'inconnu, voyage dont le but ultime est le dévoilement poético-utopique.

Du connu d'abord: celui ô combien trivial et prosaïque de l'orientation du désir par la société marchande: « La maîtrise de leurs désirs permet cela, qui n'use plus guère du refoulement, mais les oriente vers des buts sinon des satisfactions modelées à la seule dimension du marché » ¹, celui encore de la réduction de l'imaginaire social aux catégories de la « raison » capitaliste, de l'appauvrissement de la pensée dont la perte de toute dimension utopique est la manifestation la plus immédiate, de la dévalorisation du langage, enfin, et de son corollaire l'évacuation du sens.

De l'inconnu ensuite symbolisé par le mythe de l'âge d'or, lieu depuis toujours rêvé et pôle magnétique de toutes les révoltes où entre les désirs et leur réalisation ne subsiste plus l'ombre d'une distorsion. Symbolisé aussi par l'écriture automatique et ses promesses, par la puissance libératrice de la poésie et du désir parce que : « Avant que d'être action le désir disperse ses images. Il est des rêves qui, pressés d'en finir avec les frustrations qui les engendrent, vont et déchirent l'inconscience servile.»

À l'heure où le surréalisme n'est plus considéré que sous son aspect purement esthétique ², Guy Girard, poète et peintre surréaliste, nous rappelle avec force combien la révolte en demeure l'élément primordial: « En le confinant au seul plan esthétique, l'on s'épargne de penser que le surréalisme dispose de ses œuvres comme moyens de réenchantement du monde, et qu'il propose à chacun d'en reconduire l'ambition selon son imagination. » A contrario, sa critique de l'art contemporain dresse le constat d'un art dénué de toute ambition libératrice et assujetti à l'empire de la marchandise.

L'auteur « ne pose ici que des questions, et le surréalisme lui-même est question ouverte à tout ce qui flambe d'impatience de vivre autrement ».

Alfredo Fernandes

^{1.} René Schérer était l'invité de « Pas de quartier » diffusé le mardi 12 avril 2005 sur Radio libertaire. Ses ouvrages sont disponibles à la librairie Publico, 145, rue Amelot, 75011 Paris. Sur l'hospitalité: Hospitalités, Anthropologie, Economica, 2004. Zeus hospitalier, éloge de l'hospitalité, Armand Colin, 1993. Ouvrages sur Fourier: Charles Fourier, l'attraction passionnée, J.-J. Pauvert, 1967. Charles Fourier ou la contestation globale, Seghers 1970. Charles Fourier, l'ordre subversif, Aubier-Montaigne, 1972.

^{1.} In chapitre « Sucre d'étoile polaire .

On se rappellera l'exposition intitulée « La révolution surréaliste » qui eut lieu en 2002 au musée Georges-Pompidou.

Pour des langues sans frontières

Georges Kersaudy

Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra!

Rimbaud

Roger Dadoun

Georges Kersaudy est avant tout un praticien des langues; il en connaît une cinquantaine, acquises le plus souvent par une recherche personnelle et utilisées dans diverses activités à l'échelle internationale. Plus homme de l'oral que de l'écrit, il s'interroge sur les mécanismes d'apprentissage et les vertus humaines de la communication. Il est, pourrait-on dire, l'homme d'un seul livre, Langues sans frontières, À la découverte des langues d'Europe (Autrement, réédition 2003), somme dans laquelle il développe, outre des matériaux précis d'érudition, ses réflexions sur les langues et les perspectives d'un avenir que, passionné d'esperanto, il ouvre « Al la multilingvaj gestudentoj de la tria jarmilo » : aux étudiants polyglottes du troisième millénaire.



Roger Dadoun: En ces premiers mois de l'an 2005 commémorateur, la France est le siège de vives turbulences tournant autour de l'avenir de l'Europe. Il est question, à travers surenchères et dénis, de Constitution, pouvoir politique, menaces sociales, valeurs, promotions culturelles - mais mutisme complet sur les langues, leur fonction cruciale comme instruments de communication, socles d'enseignement, pivot de civilisation. C'est bien une trentaine de langues qui entrent en scène, dont il va falloir assurer les traductions orales et écrites, garantir l'exactitude, évaluer les effets - toute une stratégie langagière, lourde et fine à la fois. Votre ouvrage, Langues sans frontières, titre magnifique et ambitieux programme, donne à penser que vous devez ressentir durement pareille carence.

Georges Kersaudy: Il est en effet consternant de voir à quel point les Français en particulier se désintéressent des langues. Et pourtant il suffit de peu, et d'aller voir de près, pour se rendre compte que nous disposons tous d'emblée d'un véritable capital linguistique; nous retrouvons dans nombre de langues mêmes mots, mêmes racines, mêmes mécanismes grammaticaux. Dès qu'on en a pris conscience, on entre avec aisance dans les langues étrangères.

Roger Dadoun: Vous en faites une démonstration concrète sous forme de « vocabulaires parallèles », où vous n'alignez pas moins de trente-sept langues: quel est votre secret? Faut-il invoquer le fameux « don des langues » qu'on dit réservé à quelques élus?

Merveilleuse découverte

Georges Kersaudy: Ni secret, ni don, ni méthode infaillible, mais simplement, j'insiste, la découverte, faite par tous ceux qui s'intéressent et s'adonnent aux langues, selon laquelle les langues se ressemblent, des groupes entiers de langues appartiennent à la même famille; en connaître une, c'est déjà



être bien engagé dans la connaissance des autres. Et, croyez-moi, c'est facile, plus facile que d'apprendre à jouer aux cartes ou aux échecs, et en plus c'est amusant, agréable. Comment donc l'enfant apprend-il sa langue maternelle, lui qui ne dispose d'aucun moyen au départ, d'aucune méthode, d'aucune expérience; il entre dans la langue, il en fait l'apprentissage, et tout naturellement, il en prend possession - il la comprend et se met à la parler. Pourquoi l'adulte ne pourrait-il pas, lui qui dispose de tant d'atouts, apprendre en quelques semaines ou quelques mois une langue étrangère? C'est d'une simplicité enfantine. Il suffit d'avoir de la curiosité, de le vouloir, d'y prendre intérêt et goût, maintenir la continuité, ne pas abandonner.

Roger Dadoun: Dont acte. Il faudra peut-être aussi s'interroger sur les résistances profondes qui empêchent l'accès aux autres langues, à la langue des autres. Mais connaître une cinquantaine de langues, et s'en servir n'est pas chose courante. Votre expérience personnelle pourrait peut-être nous éclairer.

Georges Kersaudy: Eh bien, démarrons à 3 ans. Je suis à l'école maternelle. La dame qui s'occupe de nous trace des lettres au tableau, les donne à lire et suggère de les combiner: jeu, où naissent syllabes, mots, phrases. C'est un enchantement. À quatre ans, nous savons tous lire. À la maison, je lis tout ce qui me tombe sous la main: journaux et revues des parents, livres scolaires de mes sœurs. À l'école primaire, le directeur est stupéfait de constater que je sais lire couramment. Je tombe alors sur des textes anglais – je cherche à les lire; allemands – j'apprends l'allemand en utilisant ce que je sais d'anglais.

Un jour, j'ai découvert les dictionnaires – j'ai trouvé ça merveilleux. Je me souviens d'un professeur qui nous disait: « Un dictionnaire se lit comme un roman. » C'est cela même: je me plonge ainsi dans une succession de dictionnaires: latin, anglais, allemand, etc. À

11 ans, je me mets à l'arabe, à l'aide d'une petite méthode rédigée par un jésuite, Le drogman arabe, « Beyrouth, Syrie, 1826 ». L'arabe se lisait en caractères latins. Mais je n'ai pas eu vraiment l'occasion de le pratiquer, d'autant qu'il y a de grandes différences entre les dialectes: marocain, algérien, tunisien, égyptien, etc. Ces différences peuvent être sensibles, et parfois risquées. En algérien, pour dire « toi », on dit « n'ta » en s'adressant à l'homme, « n'ti » à la femme; or, en tunisien, on dit « n'ti » indifféremment à l'homme et à la femme. Imaginez la réaction d'un Algérien auquel un Tunisien s'adresse en lui disant « n'ti »: « Il me prend pour une femme, ou quoi! » Il n'en faut pas plus pour sortir les couteaux.

Du yiddish

Roger Dadoun: À la fin de votre ouvrage, vous présentez plusieurs « spécimens de textes multilingues », dont certains aux graphies spécifiques: serbe, macédonien, arménien, géorgien et yiddish avec ses lettres hébraïques (bizarrement, on a laissé sous quelques consonnes la vocalisation du « a »). Le yiddish peut être qualifié de langue martyre, langue assassinée avec l'extermination par les nazis de millions de juifs qui faisaient du yiddish une langue vive et créatrice. Vous avez beaucoup pratiqué le yiddish, et il a été pour vous un remarquable vecteur de culture.

Georges Kersaudy: Mon aventure yiddish commence au Havre, ma ville natale. Déambulant sur la grande place, je m'arrête devant un kiosque à journaux et je remarque un journal en lettres hébraïques. J'avais déjà découvert l'araméen et je m'étais mis tout naturellement à l'hébreu, que j'avais l'impression de connaître à partir de l'arabe - mêmes racines trinitaires. Je déchiffre le titre: Pariser-Tag, il s'agit d'un journal boursier. À ma grande stupéfaction, parcourant les articles, je crois lire de l'allemand - et effectivement, le yiddish est fait pour l'essentiel avec de l'allemand enrichi entre autres de termes hébraïques. J'ai pris goût à la littérature yiddish, souvent en lisant les ouvrages dans des traductions en espéranto. Le plus étonnant est que c'est sous l'Occupation que j'ai approfondi le yiddish. J'étais réfractaire au STO, et j'évitais de me montrer dans les lieux publics. Un jour, cependant, passant boulevard Saint-Germain, j'avise une librairie qui avait été réquisitionnée par les Allemands, et offrant des textes allemands en tous genres. Je remarque, exposés en vitrine, des ouvrages publiés par les excellentes éditions Hartleben de Vienne. Alléché, je suis entré, non sans crainte, et je suis tombé sur une méthode de yiddish signée Salomon Birnbaum - un vrai bijou. Je l'ai prise, suis passé à la caisse en tremblant, et suis sorti sur la pointe des pieds, pour disparaître aussi vite que possible.

Beaucoup plus tard, je travaillais aux Nations unies à New York; j'habitais à Brooklyn, dans le quartier juif. Je parlais yiddish avec tout le monde, et tous, voisins et commerçants, me prenaient pour un juif. Ma femme, elle, d'origine arménienne, ne connaissant pas le yiddish, s'en tenait à l'anglais; mais les gens du quartier insistaient: « Parlez donc yiddish, ici vous n'avez rien à craindre! » Il faut dire que l'antisémitisme était chose courante. À l'école que fréquentaient nos enfants, il y avait deux clans, le clan des Irlandais et le clan des Yiddish, et il n'était pas rare d'entendre un enfant s'exclamer: « I hate jewish ». Les jeunes Porto-Ricains qui me voyaient dans la rue avec ma barbe me montraient du doigt en disant: « Dirty jew ». Consternant.

C'était pire, remarquez, à Moscou, où je travaillais à l'ambassade de France. L'antisémitisme était encore plus répandu, et non seulement toléré mais encouragé par les autorités. Je me suis fait traiter dans la rue de « sale juif ». Figurez-vous qu'à l'ambassade, j'étais le seul à parler russe. Le personnel français s'en remettait, pour les traductions, aux domestiques et employés – qui faisaient évidemment leur rapport à la police. Un jour, au cours d'une réception en présence de Staline, un Russe me montra du doigt en disant au dictateur: « Voyez, ce Français-là parle le russe. » Staline alors de lâcher avec mépris: « Ah oui, un fils d'émigré! »

Espéranto: la grande espérance

Roger Dadoun: Les quelques dizaines de langues que vous connaissez vous ont servi surtout pour traduire ou communiquer des textes administratifs, juridiques, officiels. Vous



avez enseigné l'espéranto – langue que vous placeriez au sommet de la hiérarchie des langues, si vous n'étiez en ce domaine résolument égalitaire: pour vous, dialectes ou langues minoritaires ou vernaculaires valent autant que les langues dominantes.

Georges Kersaudy: Égalitaire assurément, avec une exception en faveur de l'espéranto ou ILO (abréviation de Internacia Lingvo qui veut dire aussi « outil »), formidable outil de communication, synthèse parfaite des langues de l'Europe moderne. J'ai donné des cours d'espéranto aussi bien à Bangkok qu'à New York.

On a très tôt traduit en espéranto nombre d'œuvres du patrimoine universel. Je l'avais appris vers 15 ans, et il a été dès lors pour moi un extraordinaire tremplin vers les autres langues. Je me souviens de l'un des premiers ouvrages, le Rabbin de Bacharach, de Heinrich Heine, traduit par Zamenhof, le créateur de l'espéranto (il signait ses articles du pseudonyme « Espéranto », celui qui espère – et le nom est resté).

Zamenhof habitait Bialystok, ville de Pologne à l'époque annexée à la Russie tsariste; on y parlait russe, langue officielle, et polonais, lituanien, allemand, yiddish – parlé par une population juive largement majoritaire (dix-huit mille juifs sur trente mille habitants).

Zamenhof connaissait toutes ces langues, et en plus l'hébreu, le grec, le latin, l'anglais, le français, etc.

C'est en les pratiquant et en les analysant qu'il en est venu, encore adolescent, à imaginer puis construire cette langue universelle, simple et logique: seize règles de grammaire, pas une de plus, chacune tenant en une seule ligne; aucun élément irrégulier; une même racine servant à engendrer des familles entières de mots; une prononciation facile, etc. Prenez les familles animales: au lieu de cheval, jument, poulain, vous avez cevalo, cevalino, cevalido; au lieu de porc, truie, goret ou cochonnet, vous avez porko, porkino, porkido. Je suis sidéré de voir les résistances que les linguistes opposent à l'espéranto - qu'ils qualifient de langue artificielle et refusent même d'étudier.

« Hitler » décapsule mon Coca avec ses dents

Roger Dadoun: Vous avez évoqué avec ferveur la géniale création, par Zamenhof, de l'espéranto, langue internationale. Celle-ci pourrait peut-être donner à la construction européenne, qui peine à trouver sa voie, un nouvel et juvénile élan. On commémore un peu partout cette année le centenaire du premier congrès universel d'espéranto, qui s'était tenu en août 1905 à Boulogne-sur-Mer, avec près de 700 participants venus de 20 pays. Dans un contexte marqué par l'Europe et la mondialisation, 2005 pourrait

bien constituer une nouvelle étape dans la reconnaissance et l'usage de l'espéranto. L'Afrique sera-t-elle partie prenante?

Georges Kersaudy: Justement, quand je me suis retrouvé au Togo, c'est avec des espérantistes que j'ai pu communiquer. J'ai essayé d'intéresser des gens au Cameroun, et j'ai parlé allemand avec de vieilles gens qui avaient gardé l'empreinte de la colonisation allemande. D'où cette anecdote: j'étais en mission officielle à la présidence de la République du Cameroun, et un soldat muni d'une mitraillette montait la garde devant ma porte. Il se prénommait Hitler.

Son père, nostalgique de l'époque coloniale, admirateur du Kaiser et croyant que Hitler en était le digne successeur, avait donné le nom du Führer à son fils – lequel avait l'habitude de décapsuler mes bouteilles de Coca Cola avec ses dents. L'intérêt que je portais aux langues africaines fai-

sait qu'on me prenait pour un missionnaire religieux. « De quelle mission êtes-vous, mon frère? », me demandait-on. Je répondais tout de go: « Mission coopération. »

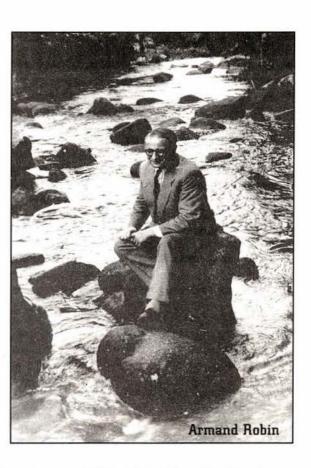
L'idée que j'étais un religieux était si bien ancrée que, du fait que je portais la même barbe, les gens croyaient que j'étais l'ancien prêtre de l'église de Yaoundé, décédé, qui était revenu sur terre. « Vous êtes revenu, mon père », me disait-on avec beaucoup de naturel.

Mort d'un poète

Roger Dadoun: Vous êtes de père breton et de mère bourguignonne. Avez-vous eu un rapport particulier avec la langue bretonne, qui connaît aujourd'hui un regain d'intérêt?

Georges Kersaudy: Mon père était intransigeant: « Chez moi, on parle le français, pas le breton. » Le français était pour lui la langue noble, le breton une sorte de sous-langue. J'ai donc appris à parler breton, d'une manière qui laissait perplexes les deux seuls élèves avec qui je pouvais parler breton à l'école: l'un était de père sénégalais, l'autre de père vietnamien, mais leur mère était bretonne, ils parlaient vraiment leur langue maternelle.

Roger Dadoun: À l'inverse, comme vous breton et virtuose des langues — il en connaissait une trentaine — Armand Robin, écrivain anarchiste, n'est venu que tardivement au français. Poète et analyste implacable des médias, il a traduit de très nombreux auteurs, de l'Arabe Imroulqais au Hongrois Ady, en passant par Goethe, Shakespeare, Blok, Maïakovski, Ungaretti, etc.



Il écoutait la nuit les radios étrangères, et en tirait un bulletin d'informations qu'il distribuait à d'illustres abonnés: l'archevêque de Paris, le général de Gaulle, le ministère de l'Intérieur, la Fédération anarchiste, etc. Vous l'avez connu?

Georges Kersaudy: On suivait ensemble les cours de hongrois, aux Langues'O. Il s'est beaucoup intéressé aux œuvres de Ady, un Baudelaire hongrois. Il maîtrisait très bien le russe, le polonais, plusieurs dialectes arabes, et bien d'autres langues.

Il m'est difficile d'évoquer sa personnalité sans repenser aux circonstances de sa mort, en avril 1961.

Il aurait été interpellé dans la rue, en état d'ébriété, et conduit à l'infirmerie du dépôt de l'Hôtel-Dieu, où il serait décédé d'un arrêt cardiaque. Les informations dans la presse de l'époque sont plus précises. Robin se trouvait dans un café, près des Invalides, au moment d'une altercation. Le patron téléphone à la police - qui refuse de se déranger. Robin, qui buvait pas mal de vin, intervient, en disant qu'il sait comment faire. Il téléphone au commissariat du 7e arrondissement (du Gros Caillou?), et dit être le « perroquet » - nom qu'il se donnait lorsqu'il lui arrivait, la nuit, de téléphoner au commissariat pour adresser aux agents une bordée d'injures. Les policiers arrivent immédiatement, et l'embarquent.

Tout donne à penser que Robin, anarchiste, provocateur, opposant à la guerre d'Algérie, a subi un sévère passage à tabac, cause directe ou indirecte de sa mort. La lumière n'a toujours pas été faite sur la mort du poète.

Noir coquelicot

Chroniques rebelles

Entretien de Christiane Passevant avec Serge Utgé-Royo, dans les Chroniques rebelles, enregistré le 7 mai 2005 sur Radio libertaire.

Comme un coquelicot,
La révolte pousse
À travers champs...
Rouge et noire
Dans le monde
Gris et immobile...
Naissant
Et mourant
À chaque instant,
Fleur éphémère
De l'espoir.²

NOIR COQUELICOT 1 est un roman et une mine de connaissances historiques livrées au gré des personnages – connus et inconnus – croisés au fil des pages...

C'est aussi une envie d'en savoir plus sur le mouvement libertaire de l'entredeux-guerres, une fois le livre refermé...

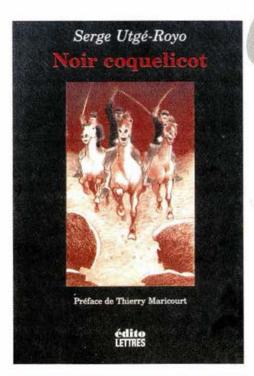
Comment ne pas garder en mémoire des phrases comme celle d'un chroniqueur réactionnaire de l'époque, à propos de la Garçonne, récit qui fit scandale:

« Une femme est subordonnée, par les lois naturelles, à un esclavage moral et physique dont elle ne peut nier les lois...»

Impossible d'oublier Mira et sa lutte contre la loi de 1920 qui interdisait toute forme de contraception. Il fallait engendrer des soldats pour les futures guerres. Et pour tous ceux et celles qui s'y opposaient: la taule!

Le roman raconte les désillusions, l'incrédulité des libertaires en apprenant la répression des anarchistes en Russie après la révolution bafouée de 1917, relate la montée du fascisme en Italie, l'écrasement des peones en Argentine, le rôle des États-Unis en Amérique latine au début du xxe siècle, la révolution mexicaine, les révoltes ouvrières, la lutte en Espagne contre la dictature de Primo de Rivera... Une fresque de la Résistance, une fiction imbriquée dans l'Histoire.

Mais finalement, est-ce une fiction?



Chroniques rebelles: Dans L'espoir hésite ¹, le texte « Comme un coquelicot, la révolte », fait directement référence à ton roman, Noir coquelicot et, parmi les chansons qui figurent dans le recueil, il y a cette chanson, Des hivers qui durent douze mois qui parle des « regards sans existence... ». Quand l'as-tu écrite?

Serge Utgé-Royo: En 2002. Je ne suis pas musicien de formation, j'écris d'abord les textes, ensuite les musiques viennent ou non. Pour ce type de chanson, le texte est plus important. Je note tout ce que je vois, c'est mon regard sur la société. C'est terriblement visible dans une grande ville, il suffit d'observer.

Chroniques rebelles: Et tu observes avec une grande acuité. Et tu dors peu: un nouveau CD – l'Arc-en-ciel des hommes –, les livres – Noir coquelicot et L'espoir hésite... –, le théâtre où tu joues dans une pièce de Kateb Yacine sous la direc-

tion de Med Hondo, les concerts, le salon du livre populaire d'Arras, etc.

Serge Utgé-Royo: Depuis trois ans, je vais à Arras pour chanter ou pour le plaisir de voir une ville dont le centre est réservé aux bouquins. Le livre, c'est avant tout une ouverture sur le monde, sur les autres, même si tout n'est pas forcément bon. L'important c'est l'expression. Mais ce salon du livre populaire me fait rater le 1^{er} mai à Paris. Or je suis resté treize ans en Belgique, et j'ai toujours regretté de ne pas défiler avec les copains et de faire le point sur les luttes, les avancées, les individus, etc.

Chroniques rebelles: Qui a fait les illustrations de ton dernier CD, l'Arc-en-ciel des hommes, et pourquoi ce titre?

Serge Utgé-Royo: L'Arc-en-ciel des hommes, c'est tous les animaux des origines, parfois indéfinissables, qui attendent que la vie appa-



raisse. Et l'homme apparaît. Dans le livret du CD, il y a 37 illustrations de Philippe Gibbon qui est graphiste, peintre et sculpteur liégeois. Il m'accompagne depuis toujours, dans L'espoir hésite aussi et sur mes disques. L'Arc-en-ciel des hommes, c'est d'abord un texte édité en Belgique - l'histoire de Masupa, l'homme de toutes les couleurs -, conçu sous forme de récit mythologique. Un homme de terre se promène dans le monde, la Pangée, avant la séparation des continents et se fabrique des doubles, hommes et femmes. Mon idée était d'écrire un conte, antiraciste avec un présupposé pour la fin: aucune couleur n'est belle toute seule dans l'immensité du vide. Le brun n'existe pas sans les autres couleurs, le blanc non plus. Pour que chacune existe, il lui faut toutes les autres. Autrement dit, les couleurs n'ont pas d'importance et ne nous différencient pas plus que ça. Pourquoi ce bonhomme est de couleur différente? Parce que pour se fabriquer un double, il prend de la terre de son propre corps qu'il mélange à celle de l'endroit où il passe. Et la terre est parfois rouge, jaune, rose, noire, etc. Il est un arc-en-ciel en marche.

Chroniques rebelles: Une allégorie de la race humaine?

Serge Utgé-Royo: Une amie toubib m'a dit un jour qu'il existe en fait deux races humaines, complémentaires, les hommes et les femmes, qui ne peuvent absolument pas se passer l'une de l'autre pour se perpétuer. C'est très beau car aucune ne peut s'exclure, et cela permet d'avoir différentes appréciations de la vie, de la société, de l'amour, du plaisir.

Chroniques rebelles: Philippe Gibbon a illustré le premier coffret des Contre-chants de ma mémoire, le second, illustré par Tardi, les reprend en y ajoutant un titre?

Serge Utgé-Royo: Il y a en fait deux « bonus », un caché – une modification d'orchestration sur le Flamenco de Paris – et une chanson en plus, Sur la Commune, pour Tardi, bien sûr!

Chroniques rebelles: Dans ton roman, Noir coquelicot, on suit le personnage de Théo qui naît en 1905, année de la création des IWW, syndicat révolutionnaire, à Chicago, de la révolte en Russie, de la mort de Louise

Michel. Théo et Mira (très belle figure féminine) sont le fil rouge du roman, de toutes les rencontres?

Serge Utgé-Royo: Oui, ils ont une vie propre, romanesque, mais sont les prétextes à la rencontre de ceux et de celles qui ont fait ou participé à faire l'histoire, les petites gens, des gens peu connus, sinon dans les milieux syndicalistes, libertaires, le mouvement ouvrier. L'histoire vécue par les petites gens m'intéresse beaucoup, d'abord parce que l'on nous bassine avec les grands noms de l'histoire qui, en fait, n'ont pas fait l'histoire mais l'ont récupérée. L'histoire est faite par les petites gens qui détruisent pour reconstruire et que l'on estropie. Ça m'intéresse parce que j'en fais partie. C'est mon histoire, c'est la nôtre. Mon prétexte était ces deux jeunes gens - même si c'est plus complexe -, leurs rencontres qui les initient à la vie, à l'intelligence, à la lutte, à la solidarité, à l'amour. Ce couple est important et particulier car le garçon est plus jeune que la femme. Elle a plus d'expérience et la lui transmet. Théo devient adulte et étonne sa compagne qui est un peu sa « prof de vie ». Le couple est atypique parce qu'elle est plus âgée, et c'est plutôt rare. Mais pourquoi pas? J'ai rencontré des femmes plus matures qui m'ont beaucoup appris, sans pour autant avoir des histoires d'amour, comme May Piqueray qui est dans le livre.

Chroniques rebelles: Elle est l'amie de Mira et elles ont le même âge.

Serge Utgé-Royo: J'ai connu May bien plus tard et, quand elle parlait, j'écoutais. J'ai eu la chance de croiser beaucoup de personnes qui m'ont donné énormément, et il était important que je transmette cela. Des anciens m'ont aidé, remis sur un chemin moins tortueux quand je me trompais. Je passais parfois des nuits à réfléchir, je cherchais. Ils me prêtaient des bouquins, comme Maurice Laisant: « Va voir dans la cave, il y a des livres, des journaux, la collection du Libertaire des années 1920... ». C'est pourquoi j'ai voulu dans le roman un jeune garçon qui apprend de la vie et fait de rares erreurs. Donc, ce n'est pas moi! J'aurais aimé être ainsi et rencontrer très tôt des personnes qui me transmettent des choses essentielles, pour éviter de me fourvoyer. Encore que cela puisse servir. Théo a finalement plus de chance.

Chroniques rebelles: Son grand-père est un ex-communard, ses parents sont engagés, et il est typographe.

Serge Utgé-Royo: J'ai été typographe. Mon père nous a, très jeunes mon frère et moi, initiés à l'imprimerie. Il faut dire – en débordant le cadre personnel – que les typographes étaient des ouvriers savants. Il fallait bien que des ouvriers fassent le boulot, alors la bour-

geoisie, la noblesse ont dû laisser des hommes toucher la sagesse, l'étude. Et ce système en a fait des personnes éclairées, avancées. Et même si l'on vit actuellement une autre période – je vois réapparaître les fautes d'orthographe, de syntaxe, et j'allais dire les fautes d'idées dans les journaux –, c'est quand même l'ouverture sur un monde interdit, celui de l'éducation, du savoir. Et cela vaut tous les outils de lutte.

Chroniques rebelles: Tous les détails de la vie quotidienne nous replongent dans le Paris populaire de l'époque. Les souvenirs de Mira sur la construction du métro...

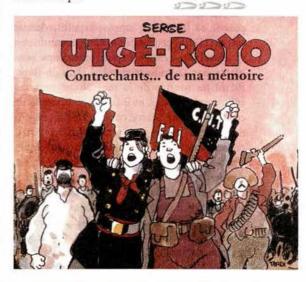
Serge Utgé-Royo: Avec la construction du métro, les bombardements de la grosse Bertha, Paris est alors éventré. L'aventure est fabuleuse et ne concerne pas que la bourgeoisie. Le métro était destiné à transporter ceux et celles qui allaient travailler. La construction du métro résonna longtemps dans l'imaginaire populaire: les veines de la cité qui transportent la multitude.

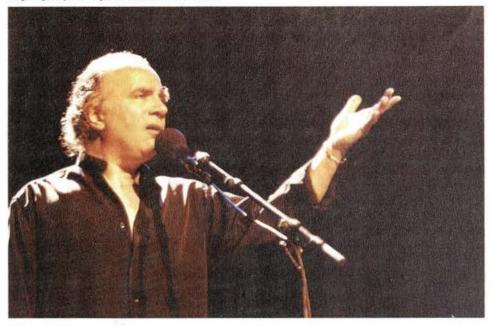
Chroniques rebelles: Le roman aborde aussi la situation en Russie et le tournant que prend la révolution. Les nouvelles sont, en 1920, si incroyables qu'elles sèment le doute, même chez les libertaires.

Serge Utgé-Royo: Il y a débat: faut-il dénoncer les faits comme les bourgeois et les réactionnaires? Et comment le dire? Cela pesait. Il ne fallait pas apparaître comme hurlant avec les loups.

Chroniques rebelles: La révolution de 1917 avait soulevé de grands espoirs. La place des mutins de 1919, moins connus que les mutins du chemin des Dames de 1917, est également importante dans le roman...

Serge Utgé-Royo: Des marins français ont refusé de tirer sur des ports russes. Cet épisode a été connu il y a une dizaine d'années avec l'amnistie des marins de la mer Noire, puis c'est la chape.





Chroniques rebelles: Cet épisode de l'après-guerre est repris tout au long du livre avec l'arrestation des mutins, leur mise au secret, les comités formés pour leur libération.

Comment as-tu procédé pour le choix des événements et la manière dont ils émaillent le roman?

Serge Utgé-Royo: J'ai construit le roman avec un calendrier des événements. Ensuite, mes personnages fictifs, Théo et Mira, s'y sont promenés. J'ai chaque fois essayé d'imaginer comment j'aurais réagi, pensé dans les circonstances de l'époque. Aujourd'hui, on parle de la première guerre du Golfe - en tout cas moi - bien qu'il y ait eu la seconde depuis. La première est très importante car la France y participait, même si ça semble effacé aujourd'hui. C'est d'ailleurs un paradoxe: un président de gauche participe à la première guerre du Golfe et un président de droite refuse de s'allier à la droite étatsunienne. Ca reste dans les mémoires, comme la guerre d'Algérie en raison des anniversaires, des personnages emblématiques.

Et, dans ce début du siècle dernier, c'est pareil, ça hante les esprits, rejaillit, donne leçon... Déjà, la bagarre entre communistes et anarchistes est là, les affrontements sanglants par la suite sont aussi dans le livre. Parmi les mutins de la mer Noire, certains sont communistes, et il faut reconnaître leur courage: André Marty, condamné parce qu'il est officier gradé, est récupéré par le parti communiste qui en a fait un emblème. Charles Tillon est le plus honnête, il est d'ailleurs rapidement éjecté du parti. Marty devient commissaire des Brigades internationales en Espagne où il est surnommé le « boucher d'Albacete » pour avoir fait fusiller beaucoup de monde. Il voyait des traîtres partout. Mais ce sera dans un prochain bouquin...

Chroniques rebelles: Dans Noir coquelicot, tu soulignes le rôle de la propagande sur les « petites gens » et la manipulation dont nous sommes victimes à travers l'histoire officielle. Chaque époque a ses outils de propagande...

Serge Utgé-Royo: Maintenant, c'est la télé. Mais j'espère que les gens sont plus savants qu'hier, qu'ils connaissent un peu mieux l'histoire, même si je me pose des questions sur l'ignorance actuelle.

Les outils de propagande se sont multipliés, la télévision d'abord, mais aussi les radios. Le cas de la campagne du référendum sur la Constitution européenne est en cela exemplaire. La propagande pour le oui a été fabuleuse, et tous azimuts.

Chroniques rebelles: Avec les ingrédients habituels, la peur et la culpabilisation. Dans Noir coquelicot, l'effet propagande des soviétiques est démonté: l'arrivée de Staline au pouvoir, les témoignages et les récits de plus en plus nombreux, celui d'Emma Goldman... Mira rencontre des jeunes Russes dans le café L'Oriental, près de la Rotonde...

Serge Utgé-Royo: Ce café a réellement existé, c'était un rendez-vous de révolutionnaires. J'ai sillonné Paris pour de nombreux repérages, parfois avec difficulté, car je vivais alors en Belgique. Les lieux ont changé, les librairies sont devenues des banques, les portes cochères n'existent plus. Le temps passe, et Paris bouge. Parfois, c'était frustrant. Auparavant, Paris était une ville plus humaine, avec le populo, même si Haussmann avait déjà sévi.

Chroniques rebelles: Qui t'a inspiré le personnage de Mira?

Serge Utgé-Royo: Je ne peux pas le dire. Sans doute plusieurs personnes, c'est toujours ainsi pour les héroïnes et les héros. Chroniques rebelles: Mira est attachante, mais agaçante aussi et pleine de défauts, vivante quoi...

Serge Utgé-Royo: Elle a la qualité de ses défauts, elle refuse de devenir comme les personnes à qui elle ne veut pas ressembler. C'est intéressant, et presque une erreur tactique, car elle n'avance pas beaucoup. Elle garde cependant une certaine « pureté » pour ne pas être gagnée par des choses inutiles. Mira est entière. Elle est jeune, pleine de vie, d'expérience et a de la chance, comme Théo. Tous deux ont pu se construire très tôt dans un milieu intéressant, enrichissant, sans cesse en débat, et en projet de société utopique. De bonnes conditions pour développer un savoir, un esprit critique, l'entraide, la solidarité.

Chroniques rebelles: Parmi les événements récurrents, la guerre du Rif (1920-1924) occupe une place dans les discussions et le déroulement de l'histoire et jusqu'à la fin du roman, en 1924. Pourquoi cette importance pour une guerre coloniale qui concernait la France et l'Espagne?

Serge Utgé-Royo: Pour deux raisons principales. La première est le calendrier. Cela résonnait certainement dans la tête des gens. J'ai trouvé des écrits sur cette guerre dans les canards libertaires.

Ensuite, la France et l'Espagne y étaient mêlées. Or je suis enfant d'Espagnols et j'ai vécu mon épanouissement intellectuel, social et politique, en France. Je n'ai pas vécu la guerre d'Algérie, mais j'ai connu beaucoup de personnes qui l'ont mal vécue, des braves gens, des paumés qui en avaient souffert, des déserteurs.

La guerre d'Algérie est toujours dans ma et nos têtes parce que c'est une boucherie coloniale française terrible, quelles que soient les atrocités commises par les Algériens. Les colons n'avaient pas d'excuses. Et dans les années 1920, ce devait être pareil. La chape de plomb n'existait pas dans les milieux politisés et le sujet de la guerre coloniale - comme celui des mutins - devait être prégnant dans les conversations. La motivation de la guerre du Rif était d'éradiquer un mouvement qui voulait son indépendance, une résistance qualifiée de criminelle. Encore un mensonge pour aller casser du « sous-homme ». Les écrits anticolonialistes paraissaient dans la presse libertaire de cette époque. Le Libertaire est devenu quotidien fin 1923, pendant plus d'un an, suite à une bataille avec l'Action française, journal d'extrême droite.

Chroniques rebelles: L'Action française que l'on retrouve dans ton livre avec Léon Daudet, Charles Maurras, et dont le siège est alors rue de Rome. Philippe, fils de Léon es petit-fils d'Alphonse Daudet (les Lettres de mon moulin),

est attiré par le milieu libertaire où il rencontre une jeune femme...

Serge Utgé-Royo: Philippe est un adolescent très troublé qui rejette les idées incarnées par son milieu, la grande bourgeoisie chrétienne intégriste.

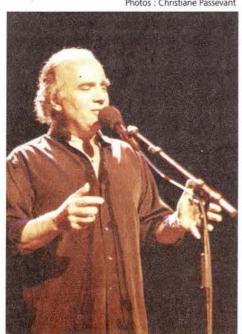
Il fugue, et sa mère coud de l'argent dans la doublure de ses vêtements. Il se promène dans les endroits libertaires mythiques, comme cette librairie, rue Louis-Blanc, le Publico d'alors, et le Grenier de Montmartre, sans oser révéler qui est son père, un Le Pen de l'époque, en plus cultivé. Philippe a 15 ans, en paraît 18, et rencontre donc Germaine Berton avec qui se noue une petite idvlle. Et cette femme cherchera à tuer son père (Léon Daudet) après avoir assisté, avec May Piqueray, à un meeting salle Wagram où il lance un véritable appel à la haine qu'il glorifie comme une forme sublimée de l'amour. Elle le manque finalement et tue un autre collaborateur de l'Action française.

C'est alors qu'est déclenchée une campagne de presse terrible et que le Libertaire devient quotidien pour répondre aux attaques de l'Action française. Ce journal n'a pas son équivalent aujourd'hui au niveau du tirage. La bataille occupe alors tous les esprits.

Chroniques rebelles: C'est un épisode que l'on peut qualifier de policier?

Serge Utgé-Royo: Tout est véridique sauf la façon dont Philippe est pris dans les filets. On ne saura jamais comment cela s'est vraiment passé car une guerre des polices embrouille les faits. Mais les noms sont réels, des policiers (Colombo pour l'un d'eux!), du libraire (qui d'ailleurs est trésorier de l'association pour l'amnistie des mutins de la mer Noire). Ca fait

Photos: Christiane Passevant



partie de l'histoire des groupes anarchistes infiltrés par des mouchards ou des policiers. Cette librairie avait deux entrées, boulevard Beaumarchais (au 44) et rue Amelot. Le chauffeur de taxi a aussi existé.

Chroniques rebelles: Autre personnage, Nando nous fait voyager d'Espagne à Cuba, puis dans tout le continent sud-américain. À travers les événements des années 1920, on fait le lien avec la situation d'aujourd'hui. entre les intérêts des États-Unis, la manipulation des nationalismes et, encore une fois, le rôle de la propagande...

Serge Utgé-Royo: Le grand jardinier de l'ordre d'Amérique du Nord commence déjà à jardiner dans « son » verger d'Amérique latine. D'ailleurs, les États-Unis sont encore à Cuba, à Guantanamo, où les prisonniers ne peuvent bénéficier des mêmes droits que ceux des prisons étatsuniennes.

Chroniques rebelles: Nando est un militant, très écorché par ce qu'il a vécu, mais jamais désespéré...

Serge Utgé-Royo: Nando porte en lui la mémoire de toutes les horreurs, mais aussi le désir d'une société différente, ce qui me paraît essentiel pour vivre et lutter aujourd'hui: la mémoire, même douloureuse, sans pour autant se laisser abattre.

Chroniques rebelles: « La vague d'histoire qui portait l'horreur nous semblait légère devant l'amitié » comme tu le chantes.4 Et Nando revient en Europe en travaillant sur un bateau. Il arrive à Hambourg où il vit les luttes brutales entre communistes et anarchistes.

Serge Utgé-Royo: Entre les communistes et tous ceux qui ne sont pas dans le mouvement dirigé par le Komintern.

Chroniques rebelles: Durant son périple, Nando croise beaucoup de personnages qui paraissent de second plan mais tiennent des rôles essentiels?

Serge Utgé-Royo: Des personnages denses que, pour certains, j'ai rencontrés; d'autres sont inspirés par les lectures, la recherche. J'ai mis sept ans à accumuler tout le matériau historique de Noir coquelicot, jusqu'aux noms des rues. Les personnages ont existé, sous une autre identité. Ils sont inspirés par des recoupages entre les lectures et les rencontres de personnes aux périples semblables. Je me souviens d'un libertaire qui a beaucoup compté pour moi et qui s'est suicidé trop tôt, Louis Mercier Vega. Il était un globe-trotter de l'Amérique latine. Je regrette de ne pas l'avoir mieux connu. Il existe des personnes qui ont cette dimension et sont très altruistes.



Chroniques rebelles: Nando participe à la formation de Mira et de Théo, leur fait rencontrer Durruti et Ascaso.

Serge Utgé-Royo: Los Solidarios (les solidaires) qui font des actions de réappropriation, des braquages pour le mouvement révolutionnaire espagnol, la CNT et la FAI. C'était alors un groupe dans la clandestinité, car, dans l'Espagne de 1923, les militaires sont au pouvoir dans une monarchie très réactionnaire. La tentative de soulèvement initié par Durruti et Ascaso échoue tragiquement, et tous deux partent, comme Nando, pour l'Amérique latine.

Chroniques rebelles: Et c'est la fin du livre, nous sommes en 1924. Tu as évoqué un autre bouquin, alors à quand la suite au Noir coquelicot?

Serge Utgé-Royo: Il faudrait que j'arrête de chanter pendant quelques mois. Il faut du temps. C'est difficile de mener plusieurs choses à la fois. Mais j'ai des notes.

Chroniques rebelles: On a envie de suivre Mira et Théo jusqu'en 1936.

Serge Utgé-Royo: Ils devraient théoriquement se retrouver dans la Révolution espagnole et vivre le Front populaire. Le Frente popular espagnol et le Front populaire français représentent des espoirs fabuleux. J'ai envie de parler d'espoir et de résistance.

^{1.} Noir coquelicot, Serge Utgé-Royo, édito Lettres,

^{2.} L'espoir hésite rassemble 75 chansons et textes de Serge Utgé-Royo, dont certains inédits, Christian Pirot, 168 p., 17 euros.

^{4.} Sacy, l'Algérien de Liège sur l'album les Diamants de l'été, édito Musiques.

Encore le blues...



Thierry Porré

Blues en liberté

Les dessins sont de Marcos Carrasquer. Les chansons illustrées sont, dans l'ordre, de Robert Johnson, Elmore James et Howling Wolf. Aux ÉTATS-UNIS, il y a eu une année du blues en 2003. Entreprise commerciale, me direzvous. Certes, mais quand même, jugez par vous-même en lisant ce qu'a déclaré Keith Brown dans une interview donnée au journal Soul Bag (magazine édité par le Clarb, soulbagmag@club-internet.fr):

« Sans Son House il n'y aurait eu ni Johnny Hallyday ni Francis Cabrel, ni De Palmas! Si tu retires les éléments blues de leur musique, il ne reste pas grand-chose. L'âme du Delta blues est partout. »

Pour étayer ces propos, signalons quand même que ce chanteur guitariste parle français (d'où les références musicales hexagonales!) et a interprété le rôle de Skip James dans le film de Wim Wenders consacré au blues The Soul of a man (les deux autres sujets étant JB Lenoir et Blind Willie Johnson). Pour en revenir à l'année du blues outre-Atlantique, il y aura eu tout de même la belle série des sept films réalisés sous la houlette de Scorcese qui abordent toutes les facettes du blues, de la renaissance à travers le blues boom anglais (Red, White and blues) à la jonction avec le rap avec une surprenante rencontre trente ans après entre Marschall Chess, les protagonistes d'Electric Mud, le disque funky et maudit de Muddy Waters et des représentants du mouvement rap (Fathers and Sons).2 L'accent aura peut-être plus été mis en France sur Du Mali au Mississippi avec Taj Mahal, Ali Farka Touré, Salif Keita, etc., le tout conduit par Corey Harris (lui aurait été professeur de français!). N'oublions pas la seule œuvre sortie uniquement en DVD, le Piano Blues de Clint Eastwood qui, s'il est peut-être plus orienté vers le jazz, nous montre Ray Charles encore en possession de tous ses movens.

Alors, le blues se porte-t-il bien ou vit-il sur ses lauriers? Entre les rééditions des années de l'entre-deux-guerres et une adaptation au public rock et aux scènes genre stades ou hippodromes, y a-t-il de la place pour un renouveau du genre? Si les vieux grincheux dans mon genre peuvent regretter le temps passé et la diversité du country blues des années 1920, la scène actuelle n'est pas encombrée que de copies noires des guitar heroes visages pâles ou des clones matinés world de Robert Johnson. Pour preuve, Keith Brown quand il déclare:

« Je n'ai jamais choisi de m'exprimer dans le style du Delta, c'est juste quelque chose qui est sorti de moi et [...] je me le suis approprié. »

Est-ce du romantisme ou du renouveau? L'avenir le dira! Pour le côté archives, nous nous sommes penché, sur l'œuvre et la vie de Big Mama Thorton, archétype de la chanteuse noire spoliée par le business musical blanc.

1. Skip James surprendra plus d'un néophyte avec sa voix haute et son jeu de guitare en accords ouverts. Blind Willie Johnson avec son jeu de bottleneck et sa voix puissante ferait aimer les spirituals à plus d'un incroyant. Quant à JB Lenoir, même si certains passages du film de Wenders sont un peu longs, The Soul of a man aura permis de sortir de l'ombre ce bluesman contestataire célébré par John Mayall (The death of JB Lenoir avec le futur Rolling Stones Mick Taylor à la guitare).

2. En plein « 68 », les disques Chess confient au jeune Marschall le soin de faire un disque psychédélique avec Muddy Waters; le résultat sera à l'époque honni par les puristes du blues. Ce fut pourtant une des plus grandes ventes du label qui influencera beaucoup de jeunes musiciens plus que les enregistrements faits avec des artistes anglais... À noter que la même chose avait été concoctée avec Howling Wolf. Electric Mud aura été en CD mais pas Electric Wolf.



Big Mama Thorton

SOYONS MODERNES. Nous serons déçus. En se promenant sur Internet, on découvre qu'il n'y a pas de site dédié entièrement à Big Mama Thorton. La chanteuse de blues influencée par Memphis Minnie, Ma Raney et Bessie Smith. Elle était aussi à son aise avec l'orchestre de cuivres de Johnny Otis qu'avec le Muddy Waters blues band ou le jeu au bottleneck de Mississippi Fred McDowell, pour ne parler que des plus connus. Elle jouait aussi de la batterie et de l'harmonica. Ses deux grands succès (Hound Dog et Ball and Chain) sont surtout connus pour leur interprétation par des chanteurs blancs: Elvis Presley et Janis Joplin.

Encore une fois, qu'a-t-il manqué à cette chanteuse de blues pour avoir la notoriété d'un BB King ou même d'un Muddy Waters? Le fait d'être noire, femme et marchant allégrement sur les plates-bandes du monde machiste du blues ne l'a sûrement pas aidée. Le fait aussi d'être arrivée trop tôt sur le marché? Koko Taylor avec les disques Alligator, une dizaine d'années plus tard, pouvait avec succès décliner au féminin les hits « virils » du blues : I'm a Woman, I'm a Queen Bee...

Pour en revenir à Internet, il faut grappiller çà et là pour être au courant des rééditions, voire des photos inédites. Mais rien ou pas grand-chose sur sa vie (curieusement, c'est en cliquant sur les photos que l'on a le plus de renseignements!). Et pourtant!

Willie Mae « Big Mama » Thorton est née le 11 décembre 1926 à Montgomery (Alabama) et décédée le 25 juillet 1984 à Los Angeles (Californie). Ayant débuté sa carrière discographique avec les disques Peacock dans les années 1950, elle se situait à mi-chemin entre les blues shouters comme Big Joe Turner et ce qui allait devenir le rock and roll. Après un chemin du désert parsemé de brefs engagements et des 45-tours, elle bénéficiera du blues boom des années 1960 qui la tirera de l'oubli.

Présente à l'American Folk Blues Festival de 1965, elle enregistrera son premier album Arhoolie avec l'orchestre où brillaient particulièrement Fred Below à la batterie et Buddy Guy à la guitare (sans oublier deux superbes morceaux de country blues où elle est accompagnée par la guitare de Fred McDowell, prolongation des voyages en car à travers le Vieux Continent). Le succès obtenu en Europe, l'enthousiasme du public blanc devant cette chanteuse qui tranchait tellement avec les interprètes jazzy, tenant son micro plus comme Gene Vincent que Ella Fitzgeral, l'améneront à enregistrer un autre disque Arhoolie avec le Muddy Waters blues band. Ce qui conduira à changer sensiblement de répertoire. Le style policé des big bands des années 1950 laisse la place au Chicago Blues. Le retour aux États-Unis en plein Flower

Power, un contrat avec Vanguard, où l'orchestration est plus jazzy avec notamment le guitariste Cornell Dupree, Sassy Mama (1975), mais aussi un concert enregistré en prison, Jail, un orchestre régulier avec le guitariste Bee Houston et l'harmoniciste George Smith, l'« admiration » de Janis Joplin ne suffiront pas à contrebalancer l'abus d'alcool et de drogues. La mauvaise fée électronique n'ayant pas que des effet pervers, nous pouvons la voir dans le volume 2 et le volume 3 des DVD consacrés aux American Folk Blues Festivals (1962-1969). Hound dog et un Down home shakedown où tout le monde (Big Mama, Shakey Horton, JB Lenoir, Doctor Ross, et... John Lee Hooker) joue de l'harmonica. Mais Gunsmoke Blues (The art of the blues) est plusieurs coudées au-dessus. En 1971, une équipe de télévision américaine (qui officiait dans le cadre d'un feuilleton de western) apprend que Muddy Waters, Big Joe Turner et Big Mama Thornton se produisent non loin de leurs studios. La majorité de l'équipe étant des amateurs de blues, ils prennent le matériel et vont enregistrer tout ce beau monde au meilleur de leur forme. On peut donc voir et entendre le Muddy Waters blues band (Samuel Lawhorn et Pee Wee Madison aux guitares...), Big Joe Turner (déjà sur des béquilles mais la voix intacte) et Willie Mae dont l'harmoniciste George Smith (ancien du Muddy Waters blues band où il remplaça Little Walter dans l'art du chromatique) est à l'honneur. Voir Willie Mae en couleurs et tonitruante à souhait est déjà un bonheur en soi. Mais il y a aussi des interviews (sur la banquette arrière d'une voiture) où Big Joe Turner raconte sa première rencontre avec Big Mama Thorton alors adolescente cherchant à chanter dans les boîtes où se produisaient des gens célèbres. Big Mama raconte ses premiers contacts avec Elvis Presley, une tournée commune était prévue dans le Sud, puis, le quasi-boycott.

D'aucuns avaient appris au jeune Elvis qu'il devait se séparer de ses « amours d'enfance ». Muddy Waters cause beaucoup moins. Pourtant, les enregistrements Arhoolie ne dataient que de six ans. Dans ce DVD, Big Mama Thorton ressemble à ce qu'elle était dans les années 1950 et dans la période du blues reviva l. Les dernières photos d'elle la présentent émaciée, plus du tout « big mama ». On ne sait pas grand-chose sur les dernières années de sa vie à courir les concerts et à chercher des contrats. En cette année 2005, nous ne pouvons que saluer la constance de Christian Strachwitz, directeur de la maison de disques Arhoolie qui réédite l'intégrale des enregistrements Willie Mae « Big Mama » Thorton avec le Muddy Waters blues band de 1965.





HE TRAVAILLEZ JAMAIS



Ca me tombe dessus comme une vague de désespoir.

Comme un suicide.

Comme la brûlure de la balle sur la tempe.















On en arrive à rêver que la boîte ferme. Pour être libres ... Mais avec d'autres soucis.

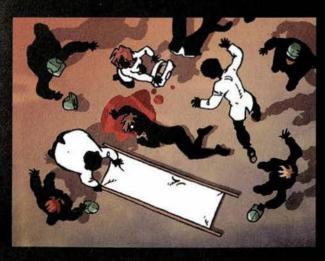


Qui racontera l'enfer du travail salarié?











On voit sa tête en sang et son sexe qui pendouille lamentablement.





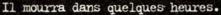




Un chantier qui s'éternise, qui dure le double du temps prévu, la pression des chefs ... Un accident, ce n'est pas la fatalité ni les statistiques.









Ce n'est pas la grève, juste le dégoût.



Système prostitutionnel: non!

Amour libre et gratuit : oui!



Illustratrion de Marcos Carrasquer

Victor Schoelcher n'a pas subi l'esclavage: cela ne l'a pas empêché de le combattre! Est-il besoin d'être allé en prison pour décrire, analyser et critiquer le système carcéral?

Tous les animateur.e.s de l'émission « Ras les murs », sur Radio libertaire, n'ont pas été en prison; certains, oui: ce sont leurs échanges qui apportent informations et analyses et rendent l'émission si riche. De nombreux articles sont parus sur ces sujets, et nous n'avons pas lu de condamnation selon lesquelles leurs auteurs « victimiseraient » esclaves ou prisonniers.

En revanche, décrire le vécu de prostitué.e.s, comme le fait Marie-Victoire Louis, dans un texte de nature à la fois poétique et dramatique paru dans le Monde libertaire et disponible sur son site (www.marievictoirelouis.net) suscite une critique qui dénie le droit des féministes de combattre le système prostitutionnel, qui dénie le droit des féministes de décrire le vécu au motif qu'il s'agirait d'une prise de parole à la place des prostitué.e.s et d'une prise de position abolitionniste. Cela n'empêche pas l'auteur de s'arroger le droit de parler au nom des « travailleuses du sexe ». Plus bizarrement, son texte ignore totalement une partie non négligeable du système prostitutionnel, celle qui le fait vivre, les clients!

Élisabeth Claude

DANS LE SYSTÈME PROSTITUTIONNEL, ce sont bien les prostitué.e.s, et ni les clients, ni les proxénètes, ni l'État, qui sont les victimes de l'ensemble. L'affirmer, ce n'est pas les rendre davantage victimes mais c'est nommer la place qui leur est assignée. Ne pas dire que les esclaves, les prisonnier.ère.s, les prostitué.e.s sont des victimes d'un système, c'est nier leurs souffrances et leur aliénation. Évidemment, il v a un fossé entre le constat de cet état de victime et une attitude de victimisation: c'est celui qui existe entre celles et ceux qui iront faire la charité à ces victimes, qui s'apitoieront sur leur situation sans s'attaquer aux causes et celles et ceux qui lutteront pour que cessent les actions des coupables et des profiteurs du système, qui seront solidaires des victimes et les soutiendront dans leurs luttes pour y échapper!

Solidaires des prostitué.e.s et adversaires du système prostitutionnel, les féministes stigmatisent clients et proxénètes; il est curieux de constater qu'il existe de nombreux mots orduriers pour désigner les prostitué.e.s (putains, putes, grues, catins, etc.) ou les proxénètes (macs, julots, maquereaux, etc.) mais qu'il n'en existe pas pour désigner les clients (miché ou micheton a vieilli et a quasiment disparu). Les féministes constatent avec tristesse que ces derniers se recrutent parmi monsieur Tout-le-Monde, leurs frères ou leurs pères, leurs maris ou leurs compagnons, etc. Hélas!

Dans un article publié dans un numéro spécial de la revue No Pasaran! (hors-série n° 2, décembre 2002), on trouve cette réflexion: « Je me suis rappelé les paroles d'une femme, aux États-Unis, qui avait réussi à sortir de la prostitution et qui avait trouvé du travail dans un restaurant McDonald's. À quelqu'un lui disant: "Vous gagnez moins qu'avant!", elle avait répondu: "La différence entre la prostitution et le MacDo, c'est que dans la prostitution c'est moi qui étais la viande." » D'où cette

dards ».

Or, sur quoi repose le système*prostitutionnel?

proposition: appeler les clients des « vian-

Élisabeth Claude est membre de la Commission Femmes de la Fédération anarchiste Le patriarcat, qui postule que l'homme est supérieur à la femme, qui considère celle-ci comme un objet, est à la base de ce type de rapports humains: le client est à la recherche d'une personne, considérée comme un objet, à qui il pourra imposer ses souhaits en payant. Ce qu'il n'osera pas demander à sa compagne, il l'exigera de la prostituée, sans s'inquiéter une seule seconde de son accord, n'imaginant même pas la possibilité d'un refus et croyant même lui donner du plaisir!

Le rapport vénal conforte la domination de celui qui a de l'argent sur celle qui n'en a pas. À ceux qui justifient le tourisme « sexuel » par l'apport financier des prostitué.e.s à leur famille, je demande : « Mais qui les empêche de donner de l'argent, sans rapport sexuel, ni autre échange que celui de la solidarité? »

La croyance selon laquelle les besoins sexuels des hommes seraient irrépressibles ou plus importants que ceux des femmes est construite pour leur faire croire à leur puissance: les « pannes », l'éjaculation précoce, l'impuissance sont là pour montrer que ce n'est pas si simple...

Une autre idée reçue porte sur la protection des femmes « honnêtes » par l'exercice de la prostitution. Les statistiques sur les violences subies par les femmes du monde entier, mamans, madones ou putains, démontrent le faux-semblant de cet argument: toutes les femmes subissent des violences aux formes diverses, mais quasiment toujours masculines!

Le système prostitutionnel repose également sur le modèle de la consommation : le client recherche toujours plus de « produits » (femmes prostituées d'origines diverses, garçons, travestis, transsexuels, enfants, bébés, groupes - pas encore de vieilles dames mais qui sait? Un « fait divers » de l'été 2004 concernait des viols de femmes âgées sur la Côte d'Azur). Il exige toujours plus de « services »: vidéos, trucs de plus en plus tordus, bondage, sado-masochisme, violences de plus en plus graves, allant jusqu'au meurtre (savezvous que de nombreuses prostituées, arrivées à Athènes au moment des Jeux olympiques, ont disparu sans laisser de trace et que tout porte à croire qu'elles ont été supprimées?); le client prend et fait prendre toujours plus de risques par son refus de protection des maladies sexuellement transmissibles et du sida et marque bien là son obsession de son pouvoir et de la domination.

En tant qu'anarchistes, quelles positions préconiser au sujet de la prostitution?

Est-il concevable d'en être le profiteur comme proxénète? Alors que nous luttons contre l'exploitation collective du salariat, nous pourrions la supporter dans les rapports prostitutionnels? Certes, nous n'avons pas oublié la fine suggestion d'un camarade lors d'un congrès de la Fédération anarchiste que les femmes de la commission Femmes se prosti-

tuent pour payer activités et propagande (en 1992). Et ce n'était pas du deuxième degré!

Est-il concevable d'en être client? Si nous pensons que tout peut s'acheter, alors je ne vois pas le sens de la récente campagne pour des transports gratuits! Nous ne voyons pas où serait la logique entre, d'une part, les luttes anticapitalistes et anticonsuméristes et, d'autre part, l'acceptation de la marchandisation des corps de certaines personnes au bénéfice d'autres individus.

La place de l'État est-elle plus supportable là qu'ailleurs? Être réglementariste, c'est accepter le système en acceptant le contrôle de l'État sur la vie des prostitué.e.s.

Être prohibitionniste, c'est croire au père Noël! L'interdiction de la prostitution ne sert qu'à réprimer, punir, enfermer les prostitué.e.s.

Ces deux positions se sont d'ailleurs toujours appliquées aux prostitué.e.s, jamais aux clients et très rarement aux proxenètes.

Être abolitionniste à la mode Sarkozy n'est pas non plus une position acceptable: les mesures prises ne visent pas tant à faire disparaître totalement la prostitution qu'à la faire disparaître du regard et à « éviter le trouble à l'ordre public », tout en réprimant les personnes prostitué.e.s; mais, encore une fois, ni les clients ni les proxénètes. L'exercice de la

prostitution est déplacé dans les bois, les voitures ou les appartements, il a lieu plus tard dans la nuit ou de façon plus clandestine. Cela conduit les prostitué.e.s à être encore plus en danger d'agressions violentes, et les associations, comme le Bus des femmes, à avoir encore plus de difficultés à les rencontrer et à les aider. Il s'agit en fait d'une tolérance (comme les « maisons de... »), ou plutôt de complaisance avec le système.

Les organisations de prostitué.e.s sont-elles des organisations de travailleuses et de travailleurs comme les autres? Bien sûr, nous ne demandons pas la dissolution des associations de prostitué.e.s, mais nous nous permettons de nous interroger sur leurs objectifs.

Verrons-nous un jour une banderole revendiquant 35 passes par semaine, comme les salariés revendiquent 35 heures par semaine? Créera-t-on une école, un diplôme? Qui formera les formatrices ou formateurs? Y aura-t-il un tarif garanti comme pour les taxis?

Ces tentatives des prostitué.e.s de s'organiser ne sont Verrez-vous la grille sur le sexe?

Verrez-vous le sang qui coule du vagin et forme une grande flaque au sol?

> Verrez-vous l'œil au beurre noir derrière l'oiseau?



22222

pas nouvelles: comme le rappelle Florence Montreynaud dans son ouvrage Amours à vendre, les dessous de la prostitution, le 18 novembre 1975, un meeting a lieu dans la grande salle de la Mutualité à Paris. La banderole proclame la revendication essentielle de dignité: « Femmes prostituées, oui - putains, non! » Suit ce commentaire que nous partageons: « La découverte de ce qu'avaient à dire les prostituées a été une étape capitale, après des siècles de silence imposé, mais on n'a sans doute pas assez pris garde aux risques de manipulation et au manque de recul. La parole d'une seule catégorie de prostituées ne peut suffire à étayer une réflexion ou à nourrir une action qui soient globales, car on oublie de tenir compte des différences et, donc, des intérêts parfois opposés entre personnes prostituées. Ensuite, on a eu tendance à accorder davantage de crédit au type de discours le plus construit, émanant de celles qui sont le mieux organisées, notamment au sein du Comité international pour les droits des prostituées. Mais la même réserve s'impose. » (p. 73).

Pensons aussi à Ulla, qui affirmait à l'époque être une prostituée libre et qui, plusieurs années après avoir quitté la prostitution, a interpellé les féministes avec ce cri: « Comment avez-vous pu me croire? » Voir le site « Encore féministes », à la rubrique prostitution.

Non, vendre son corps, son sexe et son intimité, n'est pas vendre sa force de travail ou son intelligence!

Non, les prostitué.e.s ne sortent pas indemnes de leur situation, « avec leurs capacités corporelles ». Judith Trinquart, médecin pour le Bus des femmes, interviewée par l'émission Femmes libres du 23 octobre 2002, décrivait les atteintes corporelles subies par les prostitué.e.s: blessures, mala-

dies, alcoolisme, toxicomanie, tout cela laisse des traces graves, indélébiles dans leurs corps, sans parler des séquelles psychologiques. Elle évoquait leur déni de la souffrance, leur oubli d'elles-mêmes et leurs difficultés à se soigner.

Dans le rapport d'exploitation salarial, certes la force de travail s'use et le corps souf-fre: accidents du travail, maladies profession-nelles, harcèlements sexuel et moral le montrent tous les jours. Mais des acquis existent, et des revendications tentent de les améliorer. Quant aux capacités intellectuelles, elles ne s'usent pas au travail, elles s'exercent, sont bien sûr exploitées mais peuvent s'améliorer et être reconnues.

Citons aussi une anarchiste, Marie-Madeleine Barry qui a publié son témoignage : J'di tourné la page. Quittant la prostitution, elle explicite ses raisons d'écrire et de peindre : « C'est pour restituer à ses agresseurs et exploiteurs leurs violences. Mais c'est aussi pour lancer un message d'espoir à celles et à ceux qui subissent l'aliénation, l'enfermement, l'oppression, l'humiliation et la répression du milieu prostitutionnel qu'en se révoltant il est possible de s'en sortir, de crier haut et fort « non », la prostitution n'est pas un métier, elle ne diminue pas les risques de viol, mais elle est bel et bien une atteinte à la dignité humaine. »

Ordre moral : non ! Éthique anarchiste : oui !

De même que nous affirmons notre opposition à l'esclavage, de même que nous luttons pour l'abolition du salariat, luttons pour la disparition de la prostitution.

Contrairement à ce que craignent certains, cette revendication ne constitue pas un retour à l'ordre moral puritain ou religieux.

Nous pouvons reprendre les propos du Mouvement du Nid:

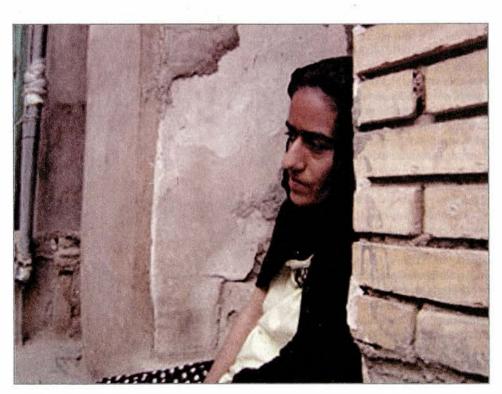
« Nous ne voulons pas, notamment, revenir sur la liberté sexuelle; d'ailleurs la pornographie, comme le système prostitutionnel, se nourrit de la misère sexuelle.

Nous voulons simplement promouvoir l'indispensable corollaire de la liberté sexuelle: une éthique de la responsabilité, et du respect du désir d'autrui. Nous sommes tout aussi opposés au retour d'un ordre moral qui imposerait une norme sexuelle particulière, qu'à l'utilisation d'êtres humains comme objets sexuels. »

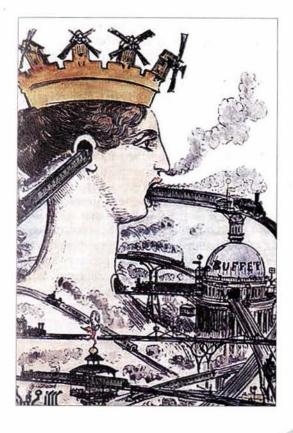
Comme nous revendiquons que « la véritable égalité, c'est la gratuité », pour les transports ou pour l'IVG par exemple, revendiquons l'amour libre et gratuit, entre personnes consentantes et non manipulées: pas besoin d'attendre le grand soir de la révolution sociale pour le faire! Cela ne dépend que de nous!

Pour s'informer et lire:

- Mouvement du Nid: http://mouvementdunid31.lautre.net/index.htm
- Encore féministes: http://encorefeministes.free.fr/prostitution.php3
- Site canadien: www.sisyphe.org.
 Rubrique Sociétés/prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants, industrie du sexe.
- -L'Amour amer, Ulla, Paris, Pocket, 1981.
- J'ai tourné la page, M.-M.. Barry, auto-édité.
- Amours à vendre, les dessous de la prostitution, Florence Montreynaud, Paris, éditions Glénat, 1993.



Pierre-Joseph Proudhon



La philosophie de l'histoire et du progrès

Jacques Langlois

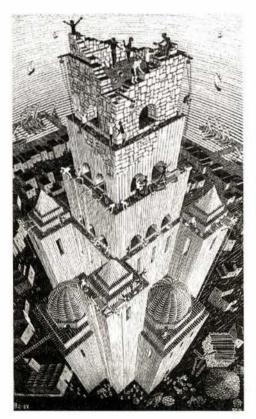
AVANT D'ABORDER la position proudhonienne, il faut évoquer les horreurs qu'a produites une conception évolutionniste de l'histoire. L'œuvre marxienne, rigidifiée sur ce point par ses successeurs, induisait une position de type évolution automatique et scientifiquement nécessaire des choses: le capital allait se casser la figure lui-même dans ses contradictions internes par suite de « la baisse tendancielle du taux de profit » et parce que les « concentrations ouvrières » sans cesse augmentées étaient le lieu « de la conscience de classe en soi » (objectivement située dans les rapports de production), laquelle devenait ensuite conscience de soi (je perçois que je suis dans l'exploitation et la domination, et je construis mon identité) et, pour finir, conscience pour soi (je me fais mon projet de changement pour faire valoir mon identité).

Marx remettait Hegel sur ses pieds, c'està-dire dans le concret de l'action et de la situation, en reprenant l'inexorable mouvement historique contenu dans la dialectique des contradictions par « négation de la négation » et de la progression des synthèses vers la réalisation de l'esprit absolu, à savoir pour commencer la primauté de l'État bureaucratique et savant personnifié par « Napoléon à cheval », mais en le remplaçant par celui du développement des « forces productives » entravées par les rapports de production capitalistes et aboutissant à l'émancipation de la classe ouvrière devenue la classe universelle de la libération de toutes les forces sociales. On notera le caractère religieux de la chose: « Ein Volk » élu, le prolétariat, une doctrine, le socialisme scientifique, un gourou, Marx.

L'évolutionnisme automatique se lit aussi dans une lecture idéologique et intéressée de Darwin, lecture tronquée autorisant de surcroît le racisme (les « races inférieures » n'ont que ce qu'elles méritent car elles ne savent pas s'adapter et conduire le « struggle for life »). Un certain Spencer, sociologue anglais, s'est fait la spécialité de cet évolutionnisme mortifère dans lequel l'histoire n'est que la réalisation de nécessités internes à la nature des choses.

Il y a aussi l'idéologie du progrès mécanique, accumulatif, scientifique qui caractérise l'évolution des sociétés modernes. Bien que disqualifiée par le nazisme, le fascisme, les bombes atomiques sur le Japon, les catastrophes écologiques et humaines, rien qu'humaines (Seveso, Bophal, Tchernobyl, le sang contaminé, l'amiante, etc.), la théorie du sauvetage du monde par la science perdure: elle trouvera les solutions nécessaires en ce qui concerne notamment le réchauffement de la planète, l'épuisement des ressources non renouvelables, etc. Face à l'évolutionnisme du progrès automatique, on trouve le statisme de la perfection, car à quoi bon changer ce qui est idéal? Le statisme, le dogmatisme, la perfection sont déjà l'apanage des religions révélées, qui, du reste, réclament toutes la suprématie





au nom de leur conception de la révélation divine qui ne peut être que parfaite.

On retrouve là un élément de la dialectique proudhonienne des contradictoires: il n'y a ni évolutionnisme, dont la synthèse serait le progrès automatique, ni statisme, ce que Proudhon appelle l'absolu car le progrès mécanique et la perfection idéaliste ne sont que des dogmes, des « absolus ».

La réalité du mouvement historique, ce qui ne signifie pas le progrès, est un mélange instable et dynamique d'évolution et de tradition. Il appartient aux hommes et aux collectifs de saisir les occasions, de repérer les rigidités et les contraintes, d'évaluer les espaces de possibilités en bâtissant un projet de changement. Ce sont eux qui font l'histoire, et de façon relativement aléatoire parce que les interactions entre projets différents font que se dégage une résultante hasardeuse des actions collectives.

C'est pourquoi, Proudhon n'a pas une conception évolutionniste de l'histoire au sens où le progrès ne saurait été déterministe. Il n'y a pas de lois d'évolution. Il y a à tout moment soit progrès soit régression. Cela est possible mais ce n'est pas certain. Sa conception n'est pas événementielle non plus, car les événements sont à rapporter à un contexte global qui, comme il préexiste et restreint le champ des possibilités, n'a rien de déterministe. Il y a structuration des possibles et des faisables dans une configuration préexistante de la situation.

S'il y a des progrès dans la connaissance, la science, la technique et la technologie, cela n'implique pas une progression des mœurs, de la justice, de la démocratie.

« Voilà toute la théorie du progrès: une théorie de l'origine du mal moral, ou de la cause qui arrête et fait rétrograder l'homme dans la justice. ». (De la Justice). Le progrès n'est que moral. « Une théorie du progrès [...] doit [...] prendre son point de départ dans la liberté et la justice et s'étendre de là à toutes les facultés de l'homme collectif et individuel... » (De la Justice).

Dans les autres domaines, le progrès se constate en tant que construction sociale conflictuelle entre acteurs sociaux, mais Proudhon réserve ce concept au seul registre de la justice, de la morale, de la liberté. Les évolutions, les réactions, les stagnations sont liées aux phénomènes de pouvoir et de domination qui stérilisent le plus souvent l'effervescence sociale et suppriment généralement l'expression des tensions sociales au profit des dominants.

Et, en outre, la suprématie sur le système social forme système par combinaison entre les dimensions économiques (l'exploitation), politiques (la domination), idéologiques ou spirituelles (l'aliénation):

« L'absolutisme, fondant tout à la fois la puissance de l'autel, du trône et du coffre-fort, a multiplié, comme un réseau, les chaînes sur l'humanité. Après l'exploitation de l'homme par l'homme, après le gouvernement de l'homme par l'homme, après l'adoration de l'homme par l'homme... ». (Confessions d'un révolutionnaire...).

Les hommes ont alors à éradiquer, simultanément, ces dimensions du « bloc historique » (Gramsci) qui a assis son hégémonie sur la société dans ces trois registres. On aperçoit qu'il est peu pertinent de n'agir que sur une des dimensions, car elle est imbriquée dans les deux autres ou imprégnée par elles. On comprend aussi que la révolution par la seule voie politique (qu'elle soit réformiste ou révolutionnaire) est impossible, puisque lesdites trois dimensions évoluent ensemble et qu'aucun registre de l'action sociale ne peut les maîtriser en même temps, d'autant plus que les rythmes d'évolution ne sont pas les mêmes. Cette position analytique et théorique fonde que « la révolution politique est le but, la révolution sociale le moyen » (alors qu'à l'époque de Proudhon tous voulaient conduire le changement par la détention du pouvoir d'État), ce que retiendra l'anarcho-syndicalisme ou le syndicalisme révolutionnaire.

Il s'agit de créer des contre-structures sociales orientées par la justice et la solidarité, menées dans l'action directe, indépendamment des politiciens et du capital (voir la Charte d'Amiens de 1906). On voit aussi que notre sociologue ne hiérarchise pas les facteurs de l'hégémonie, au contraire de ceux qui pensent que l'économique régit tout, fûtce en dernière instance. C'est pourquoi notre penseur et homme d'action partira en guerre contre tous les absolutismes qui prétendent (et en vivent) régenter le tout social de leur point de vue et situation particuliers. Contre la théocratie, contre le pouvoir politique absolu, contre le pouvoir économique sera mené en permanence son triple combat d'élimination des absolus et des absolutismes (éradication qui est un des critères du progrès):

« Le capital, dont l'analogue, dans l'ordre de la politique, est le gouvernement, a pour synonyme, dans l'ordre de la religion, le catholicisme. L'idée économique du capital, l'idée politique du gouvernement ou de l'autorité, l'idée théologique de l'Église, sont trois idées identiques et réciproquement convertibles: attaquer l'une, c'est attaquer l'autre, ainsi que le savent parfaitement aujourd'hui tous les philosophes. Ce que le capital fait sur le travail, et l'État sur la liberté, l'Église l'opère à son tour sur l'intelligence. Cette trinité de l'absolutisme est fatale, dans la pratique comme dans la philosophie. Pour opprimer efficacement le peuple, il faut l'enchaîner à la fois dans son corps, dans sa volonté, dans sa raison... » (Confessions d'un révolutionnaire...).

Je prie au passage le lecteur d'admirer à la fois la splendeur et la clarté du style de l'auteur. Pour Proudhon, l'économique, le politique et l'idéologique forment un système. L'analyse des réalités sociales doit donc être multidimensionnelle. Les « absolutistes », ceux qui veulent imposer la réalisation d'un principe unique, d'une idée fixe, d'un dogme, répudient l'interdépendance des choses et le

caractère pluriel de la société. Ainsi, les communistes utopiques sont à la fois théocrates et monopolistes du pouvoir de direction dans tous les domaines. Les détenteurs et monopoleurs du capital veulent subordonner la société à leurs seuls intérêts. Les politiciens, sous couvert de la démocratie représentative, laquelle instaure une coupure irrémédiable entre les dirigeants et les dirigés, les gouvernants et les gouvernés, cherchent à conserver le monopole du pouvoir, et ils se tiennent la main comme le prouve la « bande des quatre » partis en France ou le duopole américain.

La société ne saurait être vue avec une sorte de « monisme », c'est-à-dire un seul principe explicatif (la « race », le progrès, la science, la technique, la guerre, le capital, le pouvoir, Dieu, etc.). La propriété, le pouvoir, la transcendance divine, tels sont les trois absolus essentiels que les absolutistes veulent imposer pour ainsi dire séparément alors qu'ils sont en composition mutuelle, combinaison, interdépendance qui, justement, élimine leur forme absolue. L'histoire ne saurait être vue sous l'angle du seul matérialisme. Les idées, la culture, les institutions, le droit ne sont pas une conséquence directe des choses objectives. Car elles expriment symboliquement un rapport social, un état du lien social. Elles gardent une persistance traditionnelle qui fait que les gouvernants ne peuvent pas faire n'importe quoi dans une culture donnée, sauf à postuler la table rase et l'homme nouveau, dont on sait qui l'a promu et à quoi cela a mené.

Le naturalisme n'existe pas non plus, car l'identité est un processus de création de soi dans le concert social. Les situations historiques dépendent du jeu des acteurs, des rapports de force, des possibilités techniques, de la faisabilité sociale (acceptation des évolutions par les groupes sociaux), de la « souhaitabilité » des choses (aspect normatif), des choix de société existentiels et relationnels. Le progrès réside essentiellement dans l'élimination de l'absolu, autre nom de l'idéal ou de l'idéalisme: « La société rétrograde par la prépondérance de l'idéal... » (De la Justice).

Rappelons-nous que l'idéal ne vaut qu'en tant qu'associé à la justice et à la liberté; sinon Proudhon le pourfend sous les différentes espèces de l'absolutisme, au profit de l'immanence. L'absolu contient l'idée tout à fait idéaliste du modèle théorique prépensé comme perfection pour tout temps et tout lieu. Cela interdit toute évolution parce qu'il n'y a pas de raison de modifier ce qui est parfait. L'absolu confine à l'unicité et à l'uniformité, au monopole, au dogme, comme ne l'ont pas vu les socialistes utopiques tout pénétrés de la cité ou du phalanstère ou de la communauté idéaux. L'absolu supprime le mouvement, autre nom du progrès chez notre auteur, supprime le conflit, évacue toute contestation de l'ordre établi au profit de la domination d'un seul principe ou d'un seul pouvoir: Dieu et la religion, le politique et les gouvernants, l'économique et les capitalistes. L'absolu est idéologique car il sert à disqualifier et délégitimer les opposants. Il est le plus souvent importé de l'extérieur pour peser sur la société civile et l'immanence de ses évolutions.

L'immanence demeure, au contraire, relativité, mouvement, multiplicité et diversité, ouverture des possibles, création commune des choses par les forces sociales, moment historique particulier (historicité), espace spécifique de sens et de pertinence.

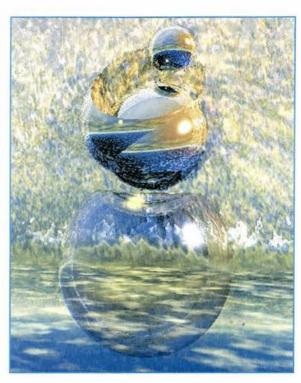
L'absolu nie que les réalités soient des compositions de pôles en tension; il supprime l'un des deux (par exemple, l'autorité ou la liberté), ce qui élimine le mouvement et réduit la variété. Or le progrès n'existe qu'en tant que mouvement vers le mieux dans le domaine normatif de la justice et de la liberté. La situation n'est pas qu'un moment; elle dépend de l'histoire et de l'état antérieur. Le passé conditionne les possibilités du moment.

Les grands hommes n'existent pas. Ce qui existe, c'est une congruence entre les possibilités de la situation et la capacité à les saisir, les comprendre, les transformer en projet et en action. Ce qui dépend « de la capacité » des groupes sociaux à se rallier à un projet de changement. Lequel ne vient pas d'un génie, mais des possibilités de la situation et des interprétations sociales de celle-ci. Leaders et artistes majeurs ne font qu'exprimer leur correspondance avec l'aspect du temps. Il n'y a pas d'événements, il n'y a que des éclairages, des représentations du possible, du faisable et du souhaitable. Il n'y a que des contextes d'action historiquement marqués dans la structure des rapports sociaux. Il n'y a que de l'historicité (Touraine) et pas de l'action individuelle toute-puissante.

Alors, à quoi sert l'histoire chez Proudhon? Elle sert déjà à illustrer les tensions entre contradictoires, à montrer qu'il n'y a pas de solution universelle et intemporelle. Elle est utilisée pour comparer les situations, en termes d'analogie ou de différence, et les solutions. Elle contribue à proposer des éléments d'analyse des pratiques historiques pouvant éclairer l'histoire d'aujourd'hui et aider à sélectionner des enseignements pour les acteurs contemporains affrontés à des problèmes similaires. Appuyons nous sur quelques citations:

« Il est temps de renouveler l'étude de l'histoire. Trop longtemps on n'y a vu que le produit de quelques volontés individuelles. Il faut la présenter, présenter les révolutions, la politique, les guerres dans leurs causes sociales. » (Napoléon I^{et}, cité dans les Œuvres choisies de Proudhon par J. Bancal).

« Il n'y a pas de lois historiques universelles, parce qu'il n'y a pas de science universelle. » (Création de l'ordre). « L'histoire est la succession des états divers par lesquels l'intelligence et la société passent [...]. L'histoire [...] est [...] témoignage, son utilité consiste, d'une part à confirmer ou démentir par les faits les hypothèses de théorie, d'autre part à nous révéler le travail... de la création de l'ordre... » (Œuvres choisies par Jean Bancal). J. L.





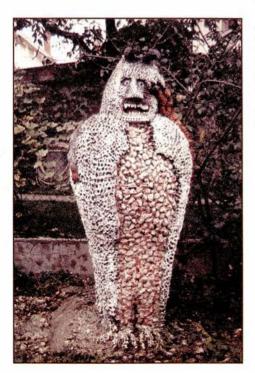
L'art immédiat

Momo le cannibale

Maurice Lellouche et son Petit Musée à Champigny-sur-Marne



Bruno Montpied



DANS LE GRAND MAGMA, la grande bouillie urbaine, le no man's land de la banlieue de Paris, il existe parfois quelques meilleurs morceaux qui, tel le maigre dans la mosaïque d'un fromage de tête, émergent aux yeux de l'amateur exigeant.

Ainsi à Champigny-sur-Marne naguère... pourtant zone sans repères marqués, en dépit de ses guinguettes démodées, son folklore usé, ses souvenirs des premiers congés payés, où il n'arrive plus rien... Si, je me souviens d'un dimanche désolé, lorsqu'en compagnie d'amis avec qui je vagabondais nous découvrîmes, au milieu du cercle d'une piste de danse peinte sur le ciment d'une cour surplombant la Marne, toute musique s'étant évanouie depuis des lustres, une « folle », ou plutôt une possédée (elle l'entendait en elle, cet accordéon), qui dansait le bras crispé sur son sac à main, intimement convaincue des centaines de regards braqués sur elle... C'était beau, c'était pathétique...

À Champigny, vers 1989, je ne connaissais guère, en guise de monuments incongrus, que Georges Marchais. L'incongruité n'étant pas nécessairement à interpréter de manière péjorative, comme on va le voir... Sur des terrains pauvres, périphériques, marginaux, l'incongruité peut cacher simplement un mode nouveau de survie morale.

Rue Diderot, non loin de la guinguette où la folle dansait avec l'ombre de ses amours, au n° 63, s'étendait, en 1989 (qu'est-ce devenu, je n'y suis pas retourné depuis seize ans?), un lotissement fort étriqué, tout en longueur, tant que cela en devenait angoissant, un peu à la manière du terrain de Picassiette, rue du Repos à Chartres. Cette étroite langue de terrain tendait au lambeau de territoire, effiloché jusqu'au mirage, comme si ses frontières se resserraient toujours plus jusqu'à la disparition définitive. Quelque chose conspirait à rayer cet espace de la carte.

De la rue, on apercevait un mur avec une inscription: « Le Petit Musée », jouxtant un portail fait d'une barrière grossière de planches mouchetées de couleurs ternes, bleues et grises. Le mur de clôture était en ciment, bleu et gris lui aussi, paroi de grotte urbaine en somme au milieu du consensus pavillonnaire ambiant. Au-delà, le lotissement avait des allures de terrain vague. Un des murs de « l'entrée » était maçonné de blocs crépis à la diable, toujours dans les mêmes couleurs, annonçant la décoration intérieure des murs de la maisonnette intime du créateur du lieu, située comme nous l'apprîmes peu après au fond du lotissement. Discrète annonce donnant sur l'extérieur de ce que le conservateur de ce musée d'herbes folles cachait à l'intérieur?

Tapies derrière la barrière avachie, deux ou trois camionnettes dressaient comme une barricade dissuadant les fâcheux éventuels de toute exploration plus poussée sur un territoire qui cachait pourtant quelques surprises destinées à exciter la curiosité du passant...

Le site ne s'envisageait pas seulement de manière frontale. Le terrain voisin, sur la droite, ne s'était pas garanti d'un regard sur le jardin. Un mince et fragile grillage n'interposait aucun obstacle à la contemplation. Tandis que de l'autre côté, un mur avait été élevé, par qui?... établissant de façon nette que l'immeuble du voisinage gauche était distinguable de cet étrange « musée ». Ce dernier, avec les bizarres statues et bas-reliefs qu'il contenait, jurait en effet passablement dans le paysage, surtout s'il advenait qu'on le considérât se découpant sur l'architecture cubique aseptisée de l'immeuble de gauche, bâillant littéralement à la mort. Les plantes en liberté, les mauvaises herbes en tous genres paraissaient ici encouragées, à tout le moins bienvenues. Des pousses de mais se donnaient libre cours dans les angles, la végétation cachait de nombreuses inscriptions apposées en mosaïque sur les murs à l'intérieur du lotissement. Ce « petit musée » se révélait essentiellement comme un musée de plein air. Avec ses messages jetés au vent (orthographe et syntaxe respectées): « Un illettré adopté par la France », « Ici, couscous garni », « On est pas des pneus mais il faut que l'on crève quand même », « Mon amour je l'ai prouvé de cette façon », « Moi ce n'est pas le boulanger qui m'a fabriqué et toi non pas le menuisier. Ma mère a aussi souffert que la tienne », « Dieu protège la France », « Ici le décor est beau mais l'ennui est grand », « De la solitude je fais ma mère mon père et ma femme. Aimer cette vie comme un bagnard qui finit par aimer ses chaînes », « Être pauvre et honnête n'est pas donné à tout le monde. Je n'ai jamais encore vu un coffre-fort qui suit un corbillard »...

De quand datait l'inspiration créatrice? À l'époque de ma visite, nous ne parvînmes pas à le savoir (nous ne sommes guère plus avancés aujourd'hui). Nous supputions vaguement une petite vingtaine d'années. Maurice Lellouche avait eu 81 ans le 11 juin 1989. À l'époque où, avec trois amis, nous le visitâmes, il considérait son œuvre comme terminée. Il l'entretenait et la repeignait régulièrement, y attachant, semblait-il, plus de prix et de soin qu'aux cabanes qui lui servaient de logement...

De quoi se composait cette œuvre? On voyait principalement des hauts-reliefs, réalisés par assemblage de petits silex trouvés dans le sol même de la propriété et peints de couleurs vives (où revenaient en leitmotiv les couleurs tricolores de la France). Le créateur paraissait ne pouvoir envisager des formes que si elles émergeaient d'une surface plane, mur ou sol. Une fresque imposante se détachait ainsi, sous la proclamation « Mon amour je l'ai prouvé de cette façon », mettant en scène

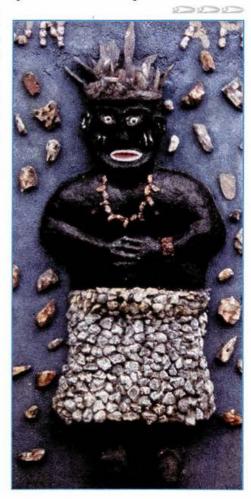


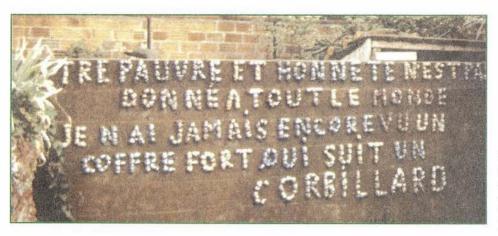
sur un fond peint en bleu un Père Noël, une sorte de mercenaire portant une arme, un ange posé sur un étrange véhicule, un roi, un Esquimau, un homme portant une canne, tous avec la peau noire. Rien ne permettait de croire que l'inscription avait un rapport bien net avec le sujet de la fresque, à moins de comprendre que l'amour s'était ici converti en art. En face de cette fresque, on pouvait admirer deux autres statues impressionnantes qui se dressaient au milieu du jardin, les seules à ne pas être des œuvres « émergentes », une diligence, toujours en brisures de silex peints, tirée par un cheval lui aussi en mosaïque grossière, et dont la queue était en crin véritable que Momo remplaçait régulièrement car les enfants de passage aimaient l'arracher... Et surtout, un gorille aux proportions colossales, au faciès effrayant, qui montrait une gueule hérissée de dents pointues, épouvantail ventru faisant songer à quelque yéti gardien du seuil, chargé d'éprouver les visiteurs qui pourraient se montrer dépourvus d'humour...

Un peu plus loin, dans la terre, couverts de mousses, que Jean-Claude Pinel et moi dûmes disperser pour pouvoir les photographier, dormaient Adam et Ève, en ciment, première œuvre réalisée à même le sol par quoi tout avait commencé, Maurice Lellouche en démiurge conséquent ayant commencé par un sujet adéquat à un début de création, la Genèse... Ils ressemblaient à des gisants, de facture naïve comme du reste les autres statues et reliefs

Autour, on apercevait un paquebot France, trapu, couvert des mêmes silex colorés, ainsi qu'un drapeau français à la géométrie massive, appliqué en mosaïque sur le mur d'une cabane voisine. Une arche, surmontée de l'inscription « Marie-Geneviève », menait vers le fond du lotissement où se trouvait le logement intime du créateur. Certaines inscriptions perpétuaient le souvenir d'amis de Maurice Lellouche: « À notre ami Titus », « Honneur à notre maire Talamoni » (maire de Bizerte en

Tunisie, d'où Momo était originaire, où il fut pêcheur au début de sa vie), « À notre ami Franz Beaurieu ». Ce dernier camarade avait été un compagnon de déportation à Auschwitz, nous confia par la suite l'alter ego de Maurice Lellouche, M. Julio Zago, qui s'était chargé de nous accompagner pour finir la visite du jardin ce jour-là, Momo s'étant trouvé fatigué après les quelques minutes où il nous avait généreusement guidés. Zago nous en apprit bien d'autres, du reste, notamment que Maurice Lellouche, pour survivre dans les





camps, avait été obligé de manger de la chair humaine. Il avait été employé aux fours crématoires et avait été témoin du massacre planifié de ses coreligionnaires, lui qui était juif tunisien... Tandis que ces confidences nous

étaient chuchotées à mi-voix, la statue du monstre simiesque derrière nous paraissait se contracter et grimacer davantage.

Qui était Julio Zago (nous ne sommes pas sûrs de l'orthographe de son nom)? Dans cette ambiance étrange, l'imagination lui prêtait le rôle d'une âme damnée de Momo, comme celle d'un de ces serviteurs dévoués qu'on aperçoit toujours dans l'ombre des savants fous se livrant à des expériences contre nature dans le secret de leurs laboratoires maudits, dans des domaines retirés du monde, comme dans l'île du docteur Moreau de Wells, ou chez le mystérieux comte Zaroff...

Ayant frappé auparavant plusieurs fois à une petite porte en bois vert, vermoulue et fort misérable, d'une première cabane (le terrain en comportait plusieurs), nous avions attendu un certain temps avant de voir s'entrebâiller la porte. Le premier que j'avais vu dans l'hostile pénombre de la pièce avait été Lellouche. Petit bonhomme tout gris, tout rond, qui, à cause de cette rondeur, et de ses yeux un peu à fleur de tête, mais comme habités d'une flamme rigolarde, paraissait à la fois éternellement jeune et tout de même au fond terriblement vieux. La malice semblait se lire dans ses yeux, on se disait, il se fout du monde dans l'absolu.

Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion générée par une déficience oculaire qui lui donnait involontairement un air narquois... Ses vêtements étaient crasseux. Lui et Julio, qui se tenait en retrait, une canette à la main avec un demi-sourire aux lèvres exprimant la gêne ou la contrainte, étaient comme habillés de poussière. Le sol du vestibule, me semblat-il, était en terre battue, noirâtre. Les deux hommes, le sol, les murs noircis par la saleté sans doute, paraissaient vouloir s'épouser. Quels conciliabules de voix comme désincarnées, comme souffles montés de la matière brute et épaisse, avions-nous interrompus? Zago ressemblait décidément à l'homme à tout faire de Lellouche qui, outre le statut de patron (maraîcher, car ils faisaient les marchés ensemble), paraissait assumer une fonction plus générale de maître (à penser, à vivre?).

Julio ne dit pas grand-chose sur les œuvres du « patron ». Qu'en savait-il au fond? Prenait-il tout ca très au sérieux? Ce qu'il faisait là n'était simplement qu'une petite part de son travail habituel. Maurice Lellouche avait l'air d'avoir l'habitude des visites. Durant le temps où il eut assez d'énergie pour guider notre visite, il nous parla avec des airs de grand seigneur. Il accaparait la jeune femme qui était avec nous, lui malaxait le bras et l'épaule avec insistance, proférait des salacités, faisait une cour éhontée à la demoiselle qui regimbait sans trop savoir comment s'y prendre. Il laissait entendre que dans le temps, avec les filles, il n'était pas manchot, cela commençait à devenir un peu lourd...

Nous faisions des photos, échappant aux bras mégalos du Lellouche. Un paquebot France, un voilier en relief sur un mur, une arche dédiée à une certaine Geneviève (souvenir amoureux), un moulin qui tournait grâce à un moteur bricolé à partir d'un réveil matin, une horloge dans le ciment qui marquait éternellement 12 h 25. Plus loin, au milieu de plantes, arbustes qui avaient choisi seuls de s'enraciner dans cette zone libre, s'élevaient une autre arche ainsi que la mai-

sonnette de Momo réservée au sommeil du créateur. Deux petites pièces, un vestibule, peu de meubles. Dans une des pièces, un poêle était entièrement crépi de mouchetures bleu blanc rouge, de même que les murs, les couleurs étant appliquées comme partout ailleurs à l'éponge. Les murs étaient bosselés par endroits de parallélépipèdes peints en gris et mouchetés çà et là de couleurs diverses. Une bande tricolore barrant toute l'étendue du plafond se chargeait de rappeler l'importance du drapeau français pour l'occupant des lieux. La seconde pièce, que Julio Zago nous fit voir après, était la chambre réservée au sommeil du maître des lieux. Étrange alcôve en vérité, tapissée de couleurs émiettées là aussi ainsi que d'un curieux assemblage de pièces de tissu au centre du plafond. Une lueur rougeâtre répandue sur l'ensemble conférait un climat quelque peu dramatique à la pièce où l'on songeait que l'occupant venait se recueillir, se reposer et réparer ses

Je ne pouvais m'empêcher de rapprocher cette lumière rouge où baignaient les nuits de Maurice Lellouche de la terrible anecdote confiée par Julio Zago sur le cannibalisme du créateur, confidence sûrement aussi destinée à faire sensation. Il ne manquait à cet ogre qu'une pièce secrète, défendue à tout autre visiteur que lui et son fidèle serviteur, où se dissimuleraient les corps de quelques splendides créatures enlevées pendant certaines des visites au « Petit Musée »... Aurions-nous eu, ainsi, le privilège d'avoir rencontré un Barbe-Bleue... blanc... rouge de banlieue ?

B. M.

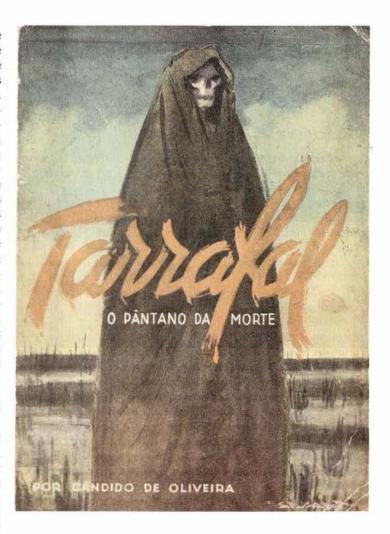


Leonardo

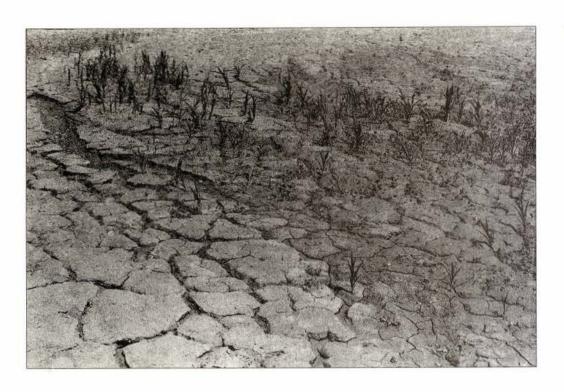
L'HORIZON M'ENCERCLAIT et je me sentais paradoxalement libre. Le bateau me ramenait à Lisbonne, je retrouverai le bon port de ma terre déchirée. Une envie irrésistiblement contenue depuis tant d'années de marcher comme le Christ sur les eaux, marcher, marcher toujours plus loin, oublier et défier les murs et les frontières, sans peur ni rêve. L'obstacle était enfin vaincu. Mon pays, bien qu'hostile, s'étendrait paisiblement à perte de vue et, derrière lui, d'autres pays hostiles en terrain vague, mais je marcherai encore. Le fascisme m'attendait, m'agresserait, me réprimerait mais ne m'empêcherait plus de marcher. Sans parole, sans action, il me restait d'effroyables horizons à redécouvrir. Et pourtant, je les lirai d'un regard attendri. Pour moi, pour eux, je leur avais promis. J'exorciserai nos délires d'hommes bafoués et nos désirs de condamnés. Quatre ans en camp de concentration, quatre ans à affronter l'extrême, à partager souffrances, larmes, désespoir et misère sans retenue ni pudeur. C'était Tarrafal, au Cap-Vert, une prison et une île. Derrière les murs, la roche volcanique et derrière la roche, un océan alarmant. L'isolement double. Les tentatives de fuite avortaient forcément. Pleurer et aller se réconforter sur la plage, pour ne voir qu'eau, barques de pêcheurs et continent fantasmé. Je crierai, bégayerai ou hurlerai sûrement pour vivre encore un peu plus. Tarrafal ou ma vie oubliée. D'ailleurs, je ne pourrai pas en parler au passé. Le camp existait, existe et existera toujours. Une leçon ordonnée. Qui croirait qu'à l'intérieur de ces murs nous débattions? Question de survie probablement, mais quel dérisoire assurément. Nous avons pris position sur l'éventuelle réorganisation du parti, sur le pacte germano-soviétique, sur la chasse aux collabos, sur l'hérésie de la fête, ici, et tant d'autres choses insensées et créatives pour l'histoire de la pauvre humanité.

Mais les petites gens comme moi n'ont pas d'histoire. Je me retrouverai seul, pensant naïvement que Tarrafal m'appartenait, à moi, aux autres et peut-être à vous uniquement si nous acceptons de vous le dévoiler. Je n'ai pas de chance. Lisez un livre seul chez vous, dissertez sur la recette du pastel de nata mais évitez les manifestations, les attentats, les amants cinéastes ou résistants, ne promenez jamais vos sourires ou vos pleurs. Choisissez une vie sans Histoire. Tentez l'exercice périlleux de ne pas entrelacer la petite et la grande ou vous serez propulsé à Tarrafal comme un chien infidèle, des flics décortiquant vos hoquets et vérifiant vos lettres. Qu'importent vos souvenirs, vos secrets ou votre intimité, vous serez là pour vous justifier, pour vous reconnaître, moi qui ne me reconnais déjà plus.

Pour l'instant, je colle à la vague sans m'essouffler, me mords la lèvre et, si je pouvais, prierai. Mais je n'y crois plus. Des messes, où l'encens me provoquait des crises d'asthme, à ce journal que la plupart ne savaient même pas lire, imprimé dans cette maison clandestine, non, je ne crois plus. Je désire simplement marcher et raconter, là-bas, sur terre, la frigideira, cette cellule d'isolement, avec cette mer si loin, si proche. Je leur conterai les détails de cette vie jamais projetée. Non pas pour les faire frémir, même si je sais que les logiques fascistes, pour nous être si étrangères, nous ébranleront toujours, ni pour les regarder s'engouffrer dans une nouvelle campagne de solidarité, une autre. Non, seulement pour moi. Je n'ai pas l'âme d'un héros, je n'ai pas d'âme, je vous l'ai dit, je ne crois plus. Pour moi seulement, pour me dire que j'existe, pour clamer haut et fort cette identité nouvelle: « J'ai été déporté comme "élément subversif"! ». Car, pour l'instant, je n'en entrevois plus d'autres, je colle à la vague et me mords la lèvre. Toujours



Judite



cette manie d'enfant qui, à cause du sel, me blesse aujourd'hui. Cette petite douleur me voile la grande, tout comme nos petites histoires. Elles s'extasient dans le cynisme.

Pendant quatre ans, de la terre je devinais la mer et, là, du bateau j'aperçois la côte avec cette sensation de n'être jamais où il faut au bon moment qui me colle à la peau. J'inventerai le matérialisme géographique. Je leur dirai.

J'ai souvent voyagé, opposant à mon confort affectif une curiosité des lieux. Mais, là-bas, j'ai tout laissé entre ces quatre murs: mes amours espagnoles, mes parents alentejanos, mon travail de cordonnier, mes musiques brésiliennes. Tout.

Demain, 18 septembre 1940, je regarderai les nuages du haut de mes 24 ans. Septembre, la fin d'un cycle, le début des feuilles mortes. L'heure des bilans. Retrouver un instant les sourires d'Inês lors de la fête da Nossa Senhora Da Saúde au village, ses baisers et ses lèvres confortables, les colères du curé devant nos désertions, les fossettes de ma mère et ses rondeurs d'olive refusant fréquemment le noyau, les rêves de mon père, mes économies en fuite. Demain... l'inévitable refrain. Cette année, j'ai survécu. Pourquoi moi? Parce que ma fragilité physique me réservait, selon eux, un destin sans surprise, l'éternelle vérification des lois de la nature. J'étais condamné avant même le jugement officiel de mes bourreaux. Alors, j'ai construit jour après jour ma victoire personnelle, j'ai survécu. À force de fixer les bornes du chemin qu'ils me demandaient de suivre, j'ai trouvé des sentiers de traverse. Certes, je n'étais pas dans les brigades les plus dures soumises aux travaux forcés, n'ai jamais passé cent trente jours dans la frigideira, triste record, parce que la mort ne me poursuivait pas, elle me guidait. Alors j'ai vaincu. Pourtant, devinant la tour de Belém se dressant comme une tache de plus sur mes photos souvenirs, je pense désagréablement à mon corps inerte et survivant, à mon repos continental qui ne rivalisera jamais avec l'éternel. J'ai la peur froide du retour et que m'importe ma victoire.

Mes départs m'ont toujours inquiété. J'ai toujours craint que l'oubli ne ronge les cœurs des camarades, des amis, des parents, des amantes. Mais plus encore revenir et les observer dans un quotidien inchangé, dans une parenthèse dont je connais seul les contours, m'effraie avant tout. Retrouver cet ailleurs qui m'appartient et qui pourtant m'étouffe. Je me souviens, à mon retour de Madrid, l'enfant revenait au pays. Qui était-il, qu'était-il devenu? Derrière leur attention polie et intéressée, je devinais une fausse curiosité qui s'estompa rapidement, trop malmenée par leurs rêves inavoués que j'avais involontairement meurtris. Mes mois d'étrangeté? Ils me demandèrent de les ravaler pour ne pas tout gâcher avec mes récits. Qu'avais-je à offrir à mes retours? Mes anecdotes? J'étais le seul à en sourire, et par-là même à les exclure, à leur faire craindre constamment un éventuel nouveau départ. Je me tus, rangeai mes envies et mes yeux s'absentaient de temps en temps. Toujours en moi cette confusion et ce conflit entre retrouver ces ami-

tiés dévoreuses et m'enfouir un peu plus, guidé par ce besoin inaccessible de partager. La mélancolie perpétuelle des terres découvertes, ici, et de celles toujours connues, là bas, me condamnait finalement à errer encore. Ils ne comprennent pas. Je ne choisis plus, le mouvement m'enserre et souligne inexorablement le galbe de mes frustrations.

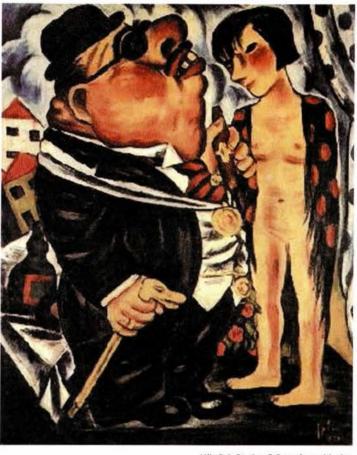
Cette fois-ci, je devrais les rassurer. Eux, tous ceux que mes désirs ailés agaçaient. Quatre ans à piétiner, de quoi castrer le goût du voyage. Si mes difficultés peuvent les conforter dans leur bonheur petitement élaboré, je vais être leur sauveur. J'ai été battu, ai senti la faim, et les diarrhées répétées m'ont détruit les intestins. Un corps invalide et des amours perdues dans une guerre où je n'ai pu combattre, se figeant dans ma mémoire d'aventurier vacancier comme les mouches sur les plaies. Je devrais pouvoir les rassurer. Je leur dirai.

Il me restera de mes errances mes nuits madrilènes. Parti, d'abord, dans l'enthousiasme du Front populaire et de pouvoir enfin parler au grand jour de Salazar et du Portugal, je revenais à Lisbonne puis volais à nouveau retrouver Frederica. À la frontière, le contrôle fut fatal, gréviste à mes heures ça ne pardonne pas, de toute façon le fascisme ne pardonne pas. L'Église à la main, il ordonne. La déportation, le plus long des vagabondages. J'ai amené avec moi la chaleur de Frederica. Ses yeux en deux cercles anarchistes, son teint d'un cuir tanné. Ses cheveux noirs en cascade sur ma verge, sa bouche à engloutir faucille et marteau dans ce sourire charnu des femmes sans prétention. Elles vous déroutent et vous demandent implicitement: et toi, quel tremblement provoques-tu? Moi, je passe sans remous, milite au parti et souhaite changer leur monde. Mais elles le renversent d'un baiser sans complexe, d'une parole faussement innocente. La chaleur de ses mains de vieilles au fichu noir, l'arrogance de ses seins me reviennent aujourd'hui. Ses hanches larges, héritières fidèles de ces temps trop longs passés à enfanter. Tu as sûrement fouillé tes entrailles souvent, dans la culpabilité du hors-la-loi; les discours du curé de ton enfance résonnant en ton fort intérieur, un chant contre nature sur ce qu'il voulait que soit la tienne. Et pourtant, toi, je ne te délirais pas autrement. Toi, courant sans sandale sur ces terres écartelées; toi, ton regard enflammé quand mes camarades attaquaient les tiens. Je n'ai compris que là-bas que les tiens c'était l'humanité toute entière. Ton anarchisme ne désirait juste que la vie, nous délivrer des ordres et des origines. Et maintenant? As-tu arpenté les chemins de Catalogne vers une France libre et populaire? Un enfant sous les bras, recueilli dans l'exil, une valise rouillée te précédant comme la trahison? Je te vois aussi le fusil à la main sur un front sans frontière, une fleur rouge déchirant ton corsage. Celle du drapeau repoussant le tien, celle de la balle que tes yeux dérangeaient. Ma plus grande victoire serait que tu aies survécu, blanchissant à demi mes cauchemars capverdiens.

C'est étrange, là-bas, ces images m'assaillaient constamment, dans une résurrection douloureuse et acceptée, supplantées régulièrement par les fièvres africaines. Mais le bateau approche, et je n'ai pas la force de te rechercher. Suis-je à blâmer pour ma lâcheté? Sûrement, mais j'ai payé excessivement chers mes idéaux ânonnés. Quatre ans d'enterrement pour préférer les rires des femmes du lavoir plutôt que les cernes violets des travailleurs de chantier, pour espérer offrir aux miens le spectacle d'une mer déchaînée, pour t'aimer. Désirez, et la punition suprême arrive comme le coup de fouet des marchands d'esclave. Alors, j'empaquette mes rêves et vais tenter de supporter. J'ose quand même penser que le curé s'est trompé, que la chrétienté n'a pas interprété les mondes dispersés, elle les a légiféré. Le péché, la punition, la culpabilité apparurent après, ça doit être ça. Je ne peux me résigner à trouver normal de passer quelques années emprisonné pour avoir aspiré à une vie avec plus de sourires. Mais je garderai secrètement cette conviction dans ma boutique de cordonnier que je rouvrirai dès mon arrivée. D'ailleurs, le calme s'approche, j'entends les voix des marins sur les docks, je dois les retrouver.

On me débarque avec mille escudos en poche. Les caravelles et la « découverte des nouveaux mondes », mon paquebot et une réconciliation imposée. Je rentre grâce à l'amnistie des centenaires. 1940 : on fête la Fondation de la nation et la Restauration de la couronne quelques temps espagnole. Le Portugal célébré et vénéré comme symbole de civilisation. Mais qu'ai-je à voir, moi, avec monsieur le Président du conseil, avec l'évêque Cereija? Rien, je ne peux applaudir la Mocidade vomissant l'hymne national dans un hoquet quotidien d'animal asservi, je ne peux dénoncer à la Police de vigilance et de défense de l'État les repas de mes voisins, je ne peux imaginer en Salazar la réplique d'un christ sacrifié, je ne peux rivaliser ou haïr les Espagnols qui tentèrent au moins la vie, je ne peux... De toute façon, un cordonnier ici ne peut rien et je ne crois pas non plus au Portugal restauré. Je ne me suis senti portugais que hors du Portugal. Je ne reconnaissais pas mes semblables en ces créoles de Santiago. Nous tentions d'être, chacun à notre manière, c'est tout. Avec certains des barques plus grandes que celles des autres, avec des cheveux plus lisses que les autres et si la misère nous unissait une distance musicale nous séparait. Moi, je consommerai mes plats de riz, mes mélodies pleureuses, mes oliviers craquelant à la santé de mes frères de vie capverdiens ou castillans mais ne saluerai pas le Président. Alors, je m'exile au Portugal car je ne sais où aller. Ici ou ailleurs, je laisse ma nostalgie en d'autres mémoires, je ne serai jamais qu'un cordonnier sans désirs baignant dans le plaisir de se laisser bercer par une famille virtuelle qui ne veut que mon bonheur, qui planifie ma vie privée pour s'assurer que je continuerai à l'aimer. Mille escudos pour réapprendre la passivité aliénante mais rassurante du bon sujet réconcilié.

Mais, avant de m'associer à ce quotidien sans relief, j'ai besoin de revoir une dernière fois le fourmillement bouillonnant de ce port figé sur les rives de son passé regretté. Un sas entre le vent marin libérateur et la moiteur rigide du cuir transpirant de ma boutique. J'hésite ; d'où observer le mieux cet ultime mouvement ? De l'église do Carmo et



Júlio Reis Pereira, O Burguês e a Menina

embrasser ainsi le château São Jorge à la muraille dénudée de tout barbelé ou de l'église da Sé pour plonger dans la Baixa mes jours solitaires ? Ou encore éviter toutes les églises et déambuler dans l'Alfama que la correction ne désignera jamais sous le nom de Médina. Pénétrer la terre par le labyrinthe nivelé de la cité, gravir les marches sales de ce dédale pour apprivoiser peu à peu la lumière dans un accouchement inversé. Retrouver la mère patrie en jaillissant justement de son sein. Ramper au plus profond de ses entrailles dans l'appropriation boulimique de l'enfant qui souhaite ne plus l'être.

La dévorer pour pouvoir grandir et me libérer, contempler son sang ruisseler dans le caniveau comme ruisselle le sperme de ce bourgeois hagard que j'aperçois devant les lampions de la pension de Tia Fernanda, le bordel des putes de couleur. Ce bourgeois qui possède tout et moi qui ne possède rien. Ce bourgeois qui applaudit des deux mains la restauration nationale qui l'a légitimé, ce bourgeois qui, prévoyant, apprend l'allemand entre deux ministères, ce bourgeois qui se méfie des curés et des monarchistes mais les bénit de me ligoter, ce bourgeois qui achètera l'Afrique pour faire plaisir à ces beaux-parents... Ce bourgeois... Je le plante lentement du bas vers le haut en souvenir du ventre, de Frederica, de toi à Caxias, de toi de Marinha Grande, de toi à Tarrafal, de toi, de moi.

Mémoires d'ajiste

de Daniel Lambert





« J'écris comme je parle, comme nous parlions en auberge, parfois avec notre argot parfois avec des expressions lyonnaises... J'ai essayé de mon mieux de vous faire partager mes sentiments, mes émotions, sans oublier les parties de franche rigolade...» Daniel Lambert, Mémoires d'ajiste.

LES AUBERGES DE JEUNESSE se développent en Allemagne bien avant la Première Guerre mondiale. Un instituteur, Richard Schirmann, met sa salle de classe à la disposition de jeunes randonneurs, die Vandervögel (les oiseaux migrateurs). Marc Sangnier, démocrate-chrétien et fondateur du Sillon à la fin du XIX° siècle, ouvre la première auberge de jeunesse en France, à Bierville, en 1930. D'autres auberges de jeunesse s'ouvrent les années suivantes. La Ligue française des auberges de jeunesse (LFAJ) est fondée, marquée cependant par le confessionnalisme.

Le 9 juin 1933, dans les locaux du Syndicat national des instituteurs, le Centre laïque des auberges de jeunesse (CLAJ) est créé – avec Daniel Guérin comme secrétaire adjoint –, parrainé par diverses organisations laïques, dont la CGT et la Ligue de l'enseignement. Les 40 heures, les congés payés, obtenus en juin 1936, amplifient la création d'auberges avec l'adhésion de milliers d'usagers.

Les ajistes se réunissent dans les foyers ou les clubs, préparent la sortie du prochain week-end, discutent, chantent, dansent, organisent diverses activités culturelles: concerts, conférences, théâtre, cinéma. Le mouvement ajiste devient un mouvement d'éducation populaire. La mixité est partout, sauf dans les dortoirs. L'esprit paternaliste de la direction du CLAJ fait apparaître des conflits entre le

dynamisme des usagers et les structures et, en 1938, vingttrois clubs de la région parisienne se regroupent dans le Comité de coordination et d'information (CCI).

1939, la guerre. 1940, l'Occupation. Dans la zone occu-

pée, les autorités allemandes interdisent le CLAJ au début de 1942, il est rouvert la même année mais interdit aux juifs. Dans la zone non occupée, deux organisations sont créées: les Auberges françaises de la jeunesse (AFJ, qui gère les auberges) et les camarades de la route (CDR Cam' Route, mouvement d'usagers). Cette dualité continue après la Libération.

En 1949, le Mouvement laïque des auberges de jeunesse (MLAJ) se transforme en CLAJ-PA (Centre laïque des auberges de jeunesse et du plein air). Une de ses caractéristiques est d'être dirigé par des représentants des usagers et des organisations syndicales. Une forte pression pour une unification des auberges est exercée par le secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports – sans doute par le biais des subventions - qui aboutit, en 1950, à la création d'une Fédération nationale des auberges de jeunesse (FNAJ). Mais la FFAJ (Fédération française des auberges de jeunesse) détient le patrimoine immobilier le plus important. Finalement, les pressions gouvernementales ont pour résultat la fusion des deux organisations en mai 1956, la Fédération unie des auberges de jeunesse.

Les partisans d'un ajisme indépendant voient dans la FNAJ une tentative d'étatisation des auberges et, dans les nouvelles structures, la mort programmée du mouvement d'usagers. Au congrès CLAJ-PA de 1951, les délégués de la tendance anti-FNAJ scissionnent et créent le Mouvement indépendant des auberges de jeunesse (MIAJ). Parmi eux, Daniel Lambert, auteur de Mémoires d'ajiste, qui eut à surmonter une certaine conception de la démocratie.

Mis à part les activités ajistes, de nombreux miajistes sont impliqués dans la vie sociale: militants syndicaux, militants contre la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie. Certains font de la prison, participent à des comités d'action, sont insoumis.

Mon camarade et ami Daniel Lambert est arrivé aux AJ en 1945. Entre 1942 et 1946, il est dessinateur à Lyon, chez Berliet. Après la scission de 1951, Daniel Lambert participe au MIAJ, au niveau local et national.

Quand il en parle, je sens des résonances. Quand il se balade en montagne, qu'il observe les fleurs et peut-être les écoute, je suis avec lui...

Roger Bossière

Souscription avant le 15 septembre 2005: Mémoires d'ajiste de Daniel Lambert, 650 p., 29 euros franco de port. Chèques à l'ordre du Nez en l'air aux éditions du Nez en l'air, 515, route de Roc-Hanou, 29470 Plougastel-Daoulas. Les droits d'auteur seront reversés à Amnesty International.

Vingt-quatre ans

et toutes ses dents

Eh oui! L'année prochaine, Radio libertaire aura atteint son quart de siècle d'existence. Et comme les anars sont des perpétuels rêveurs, Radio libertaire est à nouveau sur le Web! Que demander de plus? Eh bien, tous les trésoriers et trésorières vous diront: « Des sous! » Certes, vous avez été nombreux à répondre à notre souscription pour l'acquisition d'une nouvelle table de mixage. C'est chose faite grâce à vous! Nous gardons l'espoir de récolter encore quelques milliers d'euros et soulager ainsi les frais d'installation de la table. Un grand merci à votre soutien et, en attendant de fêter les vingt-cinq ans de Radio libertaire, nous laissons la parole à deux nouvelles émissions.

Flamencamente

Le flamenco est une musique populaire qui, comme le blues ou le chorô, n'est pas née dans les conservatoires où se reproduit l'éducation bourgeoise des tympans, mais dans la rue, la forge, la mine. Expression d'une minorité, le flamenco est l'art d'un peuple opprimé (les Gitans) cherchant à s'affranchir d'une discrimination, à faire reconnaître son identité, ou, comme on voudra, sa différence, le sens universel de sa singularité. Il a en tant que tel une dimension intrinsèquement sociale et politique.

De tradition orale, le flamenco a tissé son histoire au fil des métissages: rhizome d'influences indo-persane, arabe, séfarade, afro-caribéenne, folklorique andalouse, il continue aujourd'hui de constituer son identité à travers l'aventure de brassages culturels (avec le jazz, la musique cubaine, la danse contemporaine, etc.). L'émission « Flamencamente », se propose donc d'abord de faire découvrir, par-delà ses réductions romantiques ou exotiques, cette musique populaire et savante à ceux qui ne la connaissent pas encore, à travers des rubriques thématiques déclinées en volets: comme les formes rythmiques propres du flamenco (les « palos »); les voix féminines du cante flamenco; les rapports entre le flamenco et le jazz; la poésie populaire des coplas flamencas... Enfin, « Flamencamente » est l'occasion d'offrir aux « aficionados » qui connaissent déjà cette musique, qui la vivent et même en vivent, une tribune à leur passion.

Flamencamente

C'EST QUOI LE DIY? Diy veut dire « do it yourself », fais-le toi-même ou faites-le vousmêmes. C'est une façon de faire les choses sans « aide » des institutions gouvernementales ou capitalistes; il n'y a pas besoin de leur fric pour monter des groupes, sortir des disques, organiser des concerts, et toutes autres activités. On peut tout faire nous-même: la « logique » capitaliste est guidée par le profit, cette logique ne nous intéresse pas, elle engendre trop d'hypocrisie, d'inégalités et plein d'autres saloperies...

Le DIY englobe la partie cachée de l'iceberg punk, celle qui n'a pas d'existence médiatique (les médias bourgeois essayent régulièrement de dompter, d'apprivoiser la bête punk) mais qui existe sur le terrain. Ce mouvement contre-culturel comprend des groupes, individus s'exprimant à travers des styles musicaux variés et souvent énervés: punk rock, hardcore, crust, grindcore, power violence, noise, électronique, ska, oï, rock, garage, folk, chanson, rap, etc. ainsi que des styles inclassables!

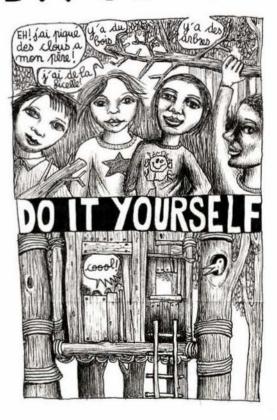
Fanzines, distros, labels, concerts, tournées, librairies, lieux autogérés, squats, manifs, street-parties, émissions de radios, trucs sur Internet, dessins, textes, collages, bombages, affiches, discussions, projections, récups, bouffes végétariennes (pour que tout le monde puisse bouffer!), expos sauvages, actions anonymes diverses, etc. voilà un petit éventail de projets organisés de manière DIY, motivés par la volonté de partager, de se rencontrer, de communiquer, de s'exprimer, d'informer, sensibiliser, se révolter, de faire la fête, etc.

Parfois, l'argent est utilisé comme moyen, par exemple pour rembourser les frais occasionnés, soutenir des gens et projets dans des galères judiciaires ou financières, etc. Mais l'argent n'est pas le but. Un des buts étant de rendre les projets DIY accessibles à tout le monde, en particulier, aux plus pauvres, les tarifs les plus bas, voire le prix libre sont donc pratiqué! (Voire pas de prix du tout!).

Détruire l'ennui

À part ça, y' a une émission punk DIY sur Radio libertaire à partir de 20 h 30 un dimanche sur deux, Détruire l'ennui.

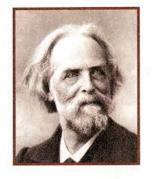
DIY OR DIE!



Pour écouter RL sur le web : activer le lien http://dune2.info:5000/radiolib.m3u depuis votre logiciel de sons ou rendez-vous sur www.federation-anarchiste.org

Colloque Élisée Reclus

Lyon 6-9 septembre 2005: Université Lyon 2, Université Lyon 3, École normale supérieure, UMR 5600 CNRS « Environnement, ville et société ».



Mardi 6 septembre: café géographique (entrée libre): « Autour d'Élisée Reclus: le savant engagé dans la cité ».

Mercredi 7 septembre: conférence publique (entrée libre): « Élisée Reclus, la géographie et le monde, le monde de la géographie »: 17 heures à 19 heures: grand amphi de l'ENS, 1, parvis René-Descartes, 69005 Lyon. Avec David Harvey (City University of New York).

Jeudi 8 septembre: 1re journée du colloque.

Fabrique et optique de l'objet géographique : 9 h 30 à 12 heures

Alain Cazenave-Piarrot (IUFM, Toulouse): « La montagne tropicale dans l'œuvre de Reclus: contenus, écriture, représentations ». – Evangelos Politis-Stergiou (univ. de Messolongi, Grèce): « La contribution d'Élisée Reclus à la construction de l'objet scientifique de la montagne pour une géographie humaniste ». – Yves-François Le Lay (univ. Lyon 3): « Le Mississipi d'Élisée Reclus: donner du sens aux eaux courantes ». – José Ignacio Homobono (univ. du Pays Basque): « La ciudad y su evolución en el pensamiento de Élisée Reclus ». – Paul Claval (univ. Paris 4): « La ville dans l'œuvre de Reclus ».

Le terrain régional : 9 h 30 à 12 heures.

- Luciene Carris Cardoso (univ. de l'État de Rio de Janeiro, Brésil): « La visite d'Élisée Reclus à la Société de géographie de Rio de Janeiro ». - Jorge Luis González Calle (univ. de Tolima, Colombie): « Reclus y la Colombia, entre la Geografía e la Historia ». - Liliane Barakat (univ. St-Joseph, Beyrouth): « Reclus et le Proche-Orient ». - Florence Deprest (univ. de Valenciennes): « Élisée Reclus et la colonisation de l'Afrique du Nord ».

Réseau anarchiste : 14 heures à 16 heures.

Dana Ward (Pitzer College, États-Unis):
 « The Geography of Friendship ». – Hélène Sarrazin (écrivain): « Élisée Reclus et Pierre Kropotkine ». – Nozawa Hideki (univ. de Kyûshû, Japon): « Élisée Reclus et Ishikawa Sanshirô, anarchiste japonais ». – Jean-Michel Dauriac (lycées prépas, Bordeaux): « Élisée Reclus et Jacques Ellul, deux hommes libres pour penser librement le monde ».

Le terrain régional : 14 heures à 16 heures.

Sérgio Claudino (univ. Lisbonne,
 Portugal): « Élisée Reclus, un discours critique

passé sous silence au XIX^e siècle au Portugal » — Nicolá Ortega Cantero, Jacobo Garcia Alvarez (univ. Carlos-III, Espagne) : « La visión de España en la obra de Élisée Reclus : imagen geograficá y proyección política y cultural ». — Jean-Yves Puyo (univ. de Pau) : « Conrad Malte-Brun et Élisée Reclus : deux visions politiques de l'Espagne du XIX^e siècle ». — Anne Buttimer Irlande (IGU, Irlande) : « Élisée Reclus et l'Irlande ».

Table ronde : L'actant géographique 16 h 30 à 18 h 30

Vincent Berdoulay et Gérard Gonet-Boisson (CNRS UMR 5603, Pau): « L'individu comme agent géographique: intérêt et modernité des conceptions d'Élisée Reclus ». – Jean-Paul Ferrier (univ. Aix-Marseille-1): « Modifier notre exposition du monde ». – Henri Chamussy (univ. de Grenoble-1): « L'idée de nature chez Élisée Reclus ». – Béatrice Giblin (univ. Paris-8): « La place des femmes dans la géographie reclusienne ». – Daniel Colson (univ. de Saint-Étienne): « Anarchisme et géographie chez Élisée Reclus, une affinité élective ».

Inauguration de l'exposition consacrée à Élisée Reclus: 19 h 30 (entrée libre). Dans le bâtiment abritant l'UMR 5600 « Environnement, ville et société », 18, rue Chevreul, 69300 Lyon.

Vendredi 9 septembre: 2º journée du colloque

Production et diffusion de la connaissance : 9 h 30 à 12 heures.

- Soizic Alavoine-Muller (univ. Paris -1): « La Nouvelle Géographie universelle: Élisée Reclus face aux contraintes éditoriales de la maison Hachette ». - Axel Baudoin (univ. de Trondheim, Norvège): « Refus et tentation: Reclus et l'université ». - Henri Nicolaï (univ. Libre de Bruxelles, Belgique): « Reclus professeur ». - Teresa Vicente-Mosquete (univ. de Salamanque, Espagne): « Eliseo Reclus, la geografía y su enseñanza: de la Universisdad Nueva de Bruselas a la geografía en la universidad de la Convergencia Europea ». - Jean-Baptiste Arrault (CNRS UMR 8504): « La "référence Reclus": pour une relecture des rapports entre Reclus et l'École vidalienne ».

Nature, conscience et technique: 9h30 à 12 heures.

 Marta Isabel Kollmann (univ. de Buenos Aires, Argentine), Alicia Iglesias (univ. nationale de Luján, Argentine): « Aportes para la reinterpretación de un clásico: novedad cualitativa y síntesis en el conocimiento geográfico de Élisée Reclus ».—Regina Horta-Duarte (univ. de Minas Gerais): « Élisée Reclus: tellurisme, nature et société, évolution et révolution ». — Gilles Fumey (univ. Paris-4): « Élisée Reclus végétarien, « étonnant géographe » du monde animal et végétal ».—Charles Hussy (univ. de Genève): « Un Reclus qui habite et exalte, tout à la fois, Gaïa, Prométhée et le Labyrinthe ». — Valérie November (univ. de Genève): « Regards croisés de la sociologie des sciences et techniques et de la géographie sur la pensée de Reclus ».

Graphies: 14 heures à 16 heures.

Yann Calberac (ENS, Lyon): « Les petits ruisseaux font les grandes montagnes, une géographie en devenir ». – Danielle Guesnet (univ. de Pau): « L'usage des performatifs dans la rhétorique d'Élisée Reclus ». – Anne Sgard (univ. de Grenoble-2): « Élisée Reclus, une écriture de la montagne ». – Gilles Palsky (univ. Paris-12): « Élisée Reclus et la cartographie de son temps ».

Nature, ethnies et identités : 14 heures à 16 heures.

Michel Bruneau (CNRS, UMR, MITI):
 « Identités ethniques et minorités chez Élisée Reclus ». – Gilles Pestña (univ. de la Nouvelle-Calédonie):
 « Reclus et la nature des hommes en Océanie ». – Marcella Schmidt di Friedberg (univ. de Milan Bicocca, Italie):
 « Three proto-environmentalists wandering about America: Élisée Reclus, John Muir, Kumagusu Minakata ». – Fabrizio Eva (univ. de Venise, Italie):
 « Useful Reclusian Concepts in analysing the Current Geopolitical Dynamics ».

Table ronde publique: Géographie et politique: 16 h 30 à 18 h 30 (entrée libre).

- Yves Lacoste (univ. Paris 8): « Reclus et Ratzel, géographie, géopolitique, écologie » - Gerry Kearns (univ. de Cambridge, Angleterre): « Making Sense of Global Differences ». - Michel Sivignon (univ. Paris-10): « La Russie d'Élisée Reclus et celle de ses successeurs ». - Pierre Gentelle (CNRS): « Reclus et la Chine ».

Contact pour renseignement et inscription:

<antoine.charrier@univ-lyon2.fr>.

Contact courrier: Antoine Charrier et Philippe Pelletier, université Lyon-2, FGHHAT, 5, av. Pierre-Mendès-France 69676 Bron cedex.

Pour le programme actualisé et téléchargement de l'inscription: http://www.univ-lyon2.fr, ,

Fédération anarchiste

www.federation-anarchiste.org

02 AISNE

· Groupe Kropotkine c/o Athénée libertaire 8, rue de Fouquerolles, 02 000 Merlieux

06 ALPES-MARITIMES

- · Liaison Antibes c/o Librairie du Monde libertaire
- · Liaison Gap c/o Librairie du Monde libertaire

07 ARDECHE · Groupe d'Aubenas

c/o Cercle social ardéchois, BP 15,07170 Villeneuve de Berg

08 ARDENNES

· Liaison Ardennes c/o La question sociale, BP 5, 08 150 Rimogne libertad1954@hotmail.com http://endehors.org

12 AVEYRON

- · Liaison Sud-Aveyron c/o SAP, BP 2, Montlaur, 12400 St-Affrique
- Liaison Millau c/o SAP, même adresse

13 BOUCHES-DU-RHÔNE

· Grpe de Marseille de la FA c/o Mille Bâbords, 61, rue Consolat 13001 Marseille contact@fa-marseille.fr.eu.org

14 CALVADOS

· Groupe Stirner

c/o Librairie du Monde libertaire contact@fa-caen.fr.st www.fa-caen.fr.st

15 CANTAL

· Groupe La Pierre noire c/o Librairie du Monde libertaire

17 CHARENTE-MARITIME

- · Groupe Les AffranchiEs groupe-les-affranchies@federation-anarchiste.org
- · Groupe Nous autres c/o ADIL, BP 3, 17350 Port d'Envaux

21 CÔTE-D'OR

· Groupe de Dijon La Mistoufle c/o Les voix sans maître, 7, rue du Dr-Caussier, 21 000 Dijon

22 CÔTES-D'ARMOR

· Groupe Jean-Souvenance c/o CEL, 1, rue Yves-Creston, 22000 St-Brieuc, 0608769497 souvenance@no-log.org www.fa-souvenance.zaup.org

23 CREUSE

· Groupe Arthur-Lehning c/o CNT 23, BP 181, 23 004 Guéret Cedex a.makhno@free.fr 24 DORDOGNE

- · Groupe de Périgueux c/o Athénée libertaire, 7, rue du Muguet, 33 000 Bordeaux
- · Groupe La Boétie c/o Librairie du Monde libertaire

25 DOURS

· Groupe Proudhon c/o CESL, BP 121. 25014 Besançon Cedex groupe-proudhon@federation-anarchiste.org

· Librairie L'Autodidacte 5, rue Marulaz, 25000 Besançon www.lautodidacte.org

28 EURE-ET-LOIRE

· Grpe Libertaire de Chartres c/o Librairie du Monde libertaire

29 FINISTÈRE

· Groupe les Temps nouveaux c/o CEL, BP 51044, 29 210 Brest Cedex 1

30 GARD

· Groupe Gard-Vaucluse c/o AGDIR, BP 5018, 30900 Nîmes, fa3084@netcourrier.com, http://ouebe.net/fa

33 GIRONDE

· Cercle Jean-Barrué c/o Athénée Libertaire, 7, rue du Muguet, 33 000 Bordeaux cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org

34 HÉRAULT

· Liaison Montpellier c/o Librairie du Monde libertaire

35 ILLE-ET-VILAINE

- · Groupe La Sociale et liaison Janzé-Retiers-Chateaubriant MJC La Paillette, 2, rue du Pré de Bris, Domaine St Cyr. 35000 Rennes, fa-rennes@fr.st www.fa-rennes.fr.st
- · Local La Commune
- 9, rue Malakoff, 35000 Rennes
- · Groupe Ni dieu ni maître groupe-ndnm@federationanarchiste.org, http://ndnmrennes.canalblog.com

38 ISÈRE

· Groupe Vallès c/o La Faille, BP 2301, 38033 Grenoble Cedex

39 JURA

· Groupe Lucio c/o La Maison du Peuple, 12, rue la Poyat, 39 200 st Claude 40 LANDES

· Liaison Élisée-Reclus

13, avenue Jules Ferry, 40110 Morcenx

42 LOIRE

· Groupe Nestor-Makhno c/o FA, Bourse du Travail, cours Victor-Hugo, 42 000 St-Étienne

45 LOIRET

- · Groupe El Quico
- 45 ter, Maison des associations, 45 200 Orléans Cedex

50 MANCHE

- · Liaison Cherbourg c/o Librairie du Monde libertaire groupe-cherbourg@federation-anarchiste.org
- · Liaison Charentan c/o GREL, BP 12. 50 130 Octeville Cedex

54 MEURTHE-ET-MOSELLE

· Grpe Jean-Roger-Caussimon c/o CRES, 76, rue Léonard Boursier, 54000 Nancy

- · Groupe Marée noire c/o Planète verte, BP 22, 54002 Nancy Cedex contact@maree-noire.info www.maree-noire.info
- · Liaison Toul c/o Planète verte, BP 22. 54002 Nancy Cedex liaison-toul@federation-anarchiste.org

56 MORBIHAN

- · Groupe Francisco-Ferrer cité Allende, boîte n° 19, 12, rue Colbert, 56 100 Lorient fedeanar56@yahoo.fr
- · Groupe René-Lochu c/o Maison des associations, 6, rue de la Tannerie, 56000 Vannes fedeanar56@yahoo.fr

57 MOSELLE

- · Groupe de Metz c/o Librairie du Monde libertaire
- · Liaison Voline c/o ACL, BP 16, 57 145 Noiseville, groupe-voline@federation-anarchiste.org

62 PAS-DE-CALAIS

· Liaison Boulogne-sur-Mer c/o La Mouette Enragée, BP 403, 62 206 Boulogne-sur-Mer Cedex, lamouette.enragee@wanadoo.fr

63 PUY-DE-DÔME

· Liaison Clermont-Ferrand c/o Librairie du Monde libertaire

67 BAS-RHIN

 Groupe Juillet 36 c/o ACLS, 1A, place des Orphelins, 67 000 Strasbourg groupe-strasbourg@federation-anarchiste.org, fastrasbg.lautre.net

· Liaison Bas-Rhin

c/o REMON, BP 35, 67 340 Ingwiller, liaison-basrhin@federation-anarchiste.org

les groupes 68 HAUT-RHIN

· Groupe FA Mulhouse c/o CNT, BP 2053. 68059 Mulhouse Cedex

69 RHÔNE

· Liaison FA c/o Librairie La Plume Noire, 19, rue Pierre-Blanc, 69001 Lyon, 0472009410, vemanolo@wanadoo.fr

71 SAÔNE-ET-LOIRE

· Groupe La Vache noire c/o ADCLSL, BP 516, 71322 Chalons-sur-Saône Cedex

72 SARTHE

· Groupe Lairial c/o SL, 4, rue d'Arcole, 72 000 Le Mans

73 SAVOIE

· Groupe Acratie c/o CRI Libertaire, boîte 19 octobre, Maison des associations, 67, rue St-François de-Sales, 73 000 Chambéry acratie@lautre.net

· Liaison Maurienne

c/o CRI Libertaire, même adresse

74 HAUTE-SAVOIE

· Groupe Atanar c/o Librairie du Monde libertaire atanar74@wanadoo.fr

· Librairie du Monde libertaire 145, rue Amelot, 75011 Paris Tel: 0148053408, Fax: 0149299859 - Ouvert du lundi au vendredi de 14h à 19h 30 le samedi de 10h à 19h30

· Radio libertaire

89,4 MHz et sur le net

· Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris

· Groupe Berneri

c/o Librairie du Monde libertaire

· Claaaaaash

c/o Librairie du Monde libertaire groupe-claaaaaash@federation-anarchiste.org

- · Grpe Idées noires (Paris Sud) c/o Librairie du Monde libertaire ideesnoires@wanadoo.fr
- · Groupe La Rue c/o Librairie du Monde libertaire
- · Groupe La Vache Folle c/o Librairie du Monde libertaire
- · Groupe Louise-Michel c/o La Rue, 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris

· Groupe Pierre-Besnard c/o Librairie du Monde libertaire groupe-pierrebesnard@federation-anarchiste.org

- · Groupe de Rouen et Groupe Soleil noir c/o CES, BP 4202, 6723 Rouen Cedex, farouen@chez.com, www.chez.com@farouen
- · Librairie L'Insoumise 128, rue St-Hilaire, 76205 Rouen
- · Groupe FA du Havre c/o Librairie du Monde libertaire

77 SEINE-ET-MARNE

- · Groupe Sacco et Vanzetti c/o GRELE, I bis, rue Émilie, 77 500 Chelles
- · Liaison Melun c/o Librairie du Monde libertaire
- 83 VAR · Groupe Nada c/o ACL, BP 5137, 83093 Toulon cedex, groupe-nada@ federation-anarchiste.org

84 VAUCLUSE

· Groupe Gard-Vaucluse c/o AGDIR, BP 5018, 30900 Nîmes, fa3084@netcourrier.com, http://ouebe.net/fa

91 ESSONNE

- · Liaison Évry-Corbeil c/o Librairie du Monde libertaire anarchismes@free.fr

c/o Librairie du Monde libertaire

92 HAUTS-DE-SEINE

· Grpe Idées noires (Paris Sud) c/o Librairie du Monde libertaire ideesnoires.fa@wanadoo.fr

93 SEINE-ST-DENIS

- · Groupe Henry-Poulaille c/o Librairie du Monde libertaire barijo@wanadoo.fr
- · Liaison Albert-Camus c/o Librairie du Monde libertaire
- camusfa@no-log.org · Groupe de Montreuil
- c/o Librairie du Monde libertaire · Grpe Commune libre de Drancy c/o Librairie du Monde libertaire

94 VAL-DE-MARNE

· Groupe libertaire d'Ivry c/o Librairie du Monde libertaire faivry@no-log.fr

95 VAL-D'OISE

· Groupe Makhno de Cergy-Pontoise, 7, allée des Grenats, 78700 Conflans-Ste-Honorine. perisset@tele2.fr

BELGIQUE

· Groupe Ici et maintenant c/o Collectif les Foulons, 47-49, rue des Foulons, 1000 Bruxelles, www.ici-et-maintenant.org



Lawrence Vial, Voix série M